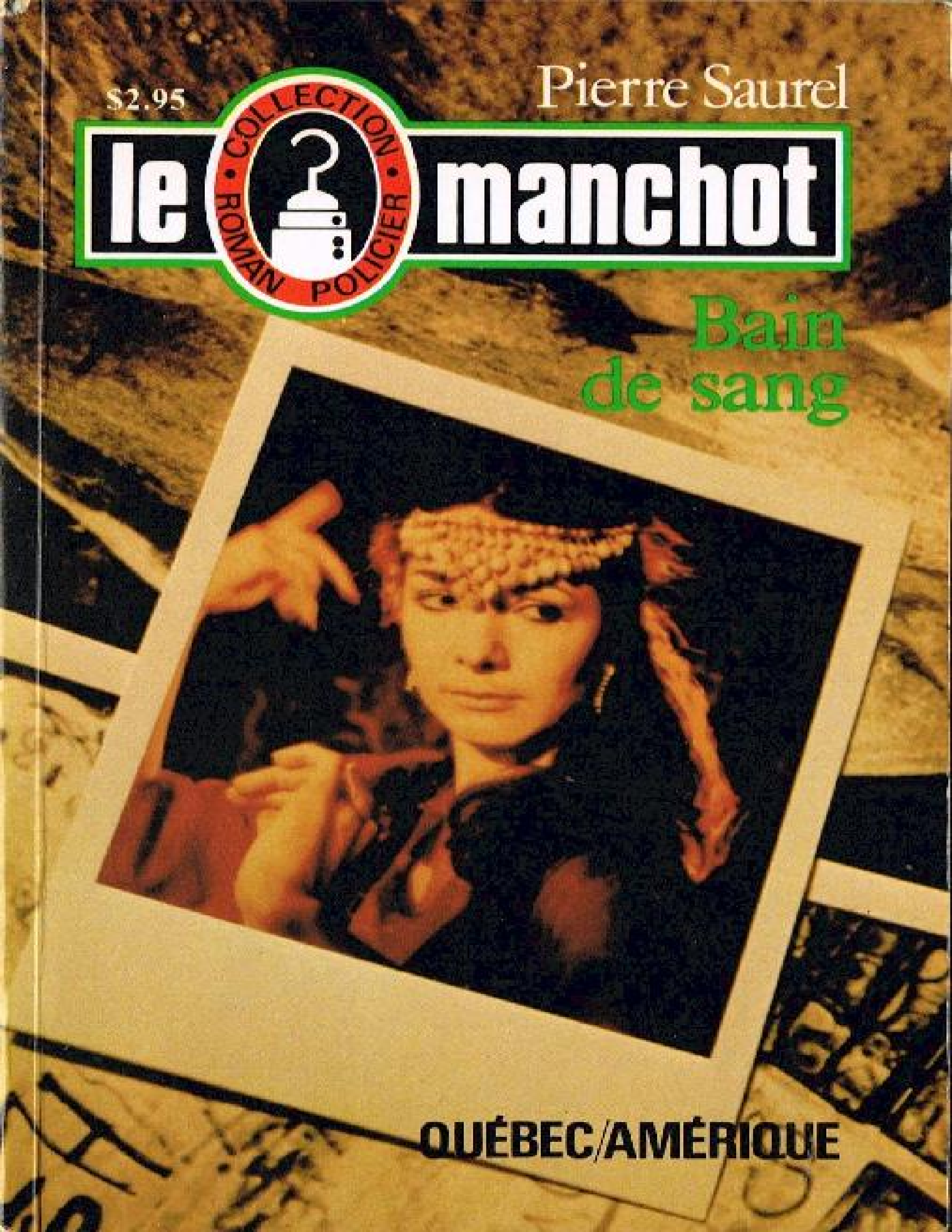


$2.95
Pierre Saurel
COLLECTION
le manchot
ROMAN POLICIER
Bain de sang
QUÉBEC/AMÉRIQUE

Pierre Saurel

Le Manchot # 8

Bain de sang

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 405 : version 1.0

Bain de sang

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1981.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette
http://www.editions-police-journal.besaba.com/
http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/

I

Crise cardiaque

Le policier de service reprit le récepteur de son appareil téléphonique.

– Nous avons bien un policier du nom de Jean-Guy Léveillé, dit-il, mais il n'est pas sergent-détective. Il n'est en service que depuis huit mois.

À l'autre bout du fil, la voix semblait nerveuse.

– Celui que je cherche est sergent-détective. Il y a trois ans, il était attaché à l'escouade des vols à main armée. C'est un homme qui peut dépasser la cinquantaine.

– Attendez une seconde, madame.

Le policier se leva, ouvrit le tiroir d'un classeur et se mit à fouiller parmi les dossiers.

– Légaré... Lemieux... Léveillé.

Il sortit une chemise de carton bleu.

– C'est bien ça.

Il retourna à son bureau et reprit la conversation.

– Madame, j'ai trouvé. Le sergent-détective Léveillé a pris sa retraite il y a un an, treize mois pour être plus précis ; après vingt-cinq ans de service.

– Vous devez avoir son adresse ? Il faut absolument que je le rejoigne. C'est excessivement important.

– J'ai bien une adresse et un numéro de téléphone, mais j'ignore si c'est encore bon. Il peut être déménagé.

– Ça n'a pas d'importance. Donnez-moi ce numéro, je vais essayer de le rejoindre là.

*

Et, quelques instants plus tard, c'est chez les Léveillé, qui habitaient un joli bungalow sur la rue de Galais, à Laval, que le téléphone sonna.

– Allô ? fit une voix de femme.

– Je suis bien chez monsieur Léveillé qui était sergent-détective dans la police de Montréal ?

– Oui, madame.

– Est-ce que je pourrais lui parler ?

– Je regrette, il n'est pas ici actuellement. Vous pouvez le rappeler vers six heures. Si vous me laissez votre numéro de téléphone, je lui ferai le message et...

Mais l'autre l'interrompit.

– C'est... comment dirais-je, très confidentiel. Est-ce qu'il y a un endroit où je pourrais le rejoindre immédiatement ?

– Mon mari travaille...

– On m'a dit qu'il était à sa retraite.

– Oui, mais il travaille souvent pour l'agence de détectives privés « Le Manchot ». Il est peut-être au bureau présentement.

Et madame Léveillé donna le numéro de téléphone.

– Puis-je savoir qui l'appelle ?

Mais, déjà, l'autre avait raccroché.

« Qui ça peut-il être, se demanda la jeune Béatrice Léveillé. Peut-être une de ses anciennes connaissances. » Mais, elle eut un léger haussement d'épaules et esquissa un sourire. Elle n'allait pas être jalouse d'une inconnue, d'autant plus qu'elle vivait le parfait amour avec son mari.

Jean-Guy Léveillé avait vingt-deux ans lorsqu'il avait été admis dans les cadres de la police de Montréal. Petit à petit, il avait gravi les échelons. Attaché à plusieurs escouades différentes au cours de

ses premières années de service, il avait terminé sa carrière dans l'escouade des vols à main armée. Policier d'expérience, il avait accompli de l'excellente besogne dans cette escouade, au cours de ses cinq dernières années.

Marié à vingt-trois ans, Léveillé avait eu deux enfants, un garçon, une fille. Malheureusement, au bout de seize ans. son épouse décédait à la suite d'une longue maladie. Ce ne fut que quatre ans plus tard qu'il rencontra Béatrice. Même si le couple avait quinze ans de différence, ce fut le grand amour. Au tout début, la fille de Léveillé accepta mal qu'une femme remplace sa mère – surtout qu'elle n'était guère plus vieille qu'elle.

Mais Béatrice sut se faire aimer de tout le monde. Les deux enfants de Léveillé se marièrent et le couple se retrouva seul. Léveillé venait tout juste d'avoir quarante-sept ans lorsqu'on l'obligea à prendre sa retraite.

– C'est ridicule, lui dit sa femme. Tu as de l'expérience, tu es encore capable de travailler.

– Ce sont les règlements. Après vingt-cinq ans de service, un policier est obligé de prendre sa retraite. Oh ! mais ne crains rien, je suis beaucoup trop en forme pour demeurer inactif. Je me trouverai du travail, mais pas avant plusieurs mois.

– Pourquoi ?

Léveillé esquissa un large sourire.

– Toute ma vie, ma fille, j'ai payé de l'assurance-chômage mais n'en ai jamais retiré. J'ai droit à ces prestations. Donc, pendant un an, j'aurai ma pension et mon assurance-chômage. Nous allons nous la couler douce. Tu adores les voyages et moi aussi. Nous allons en profiter.

Le couple alla passer deux mois dans le Sud ; puis, au printemps, ils voyagèrent en France, en Angleterre, en Italie et en Espagne. Enfin, à l'automne, ce fut un voyage en Extrême-Orient. C'est au cours de l'hiver que la jolie Béatrice se rendit compte que son mari se transformait, et pas toujours comme elle l'aurait voulu.

Il passait de longues heures dans son sous-sol, à bricoler, à chercher à se désennuyer. Il avait perdu le goût de sortir et lorsque Béatrice lui proposait : « On devrait aller danser, ce soir, nous restons toujours ici », la réponse était toujours la même : « Je suis fatigué. Je préfère regarder la télévision. »

Béatrice n'osait pas encore le dire, mais elle commençait à s'ennuyer et surtout, elle se rendait compte que son mari n'était pas heureux. Avec elle, il se montrait moins empressé, beaucoup plus distant. Elle décida enfin de mettre cartes sur table.

– Jean-Guy, qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? Es-tu malade ?

– Malade, malade, répondit-il nerveusement. Je ne suis pas malade. Je trouve ça platte à mort. Les voyages, c'est bien beau, mais on s'en fatigue. Sortir, aller danser, c'est rendu que ça m'écœure ; et puis, parle-moi plus de la télévision. Des vieux films, des reprises, même le hockey est devenu ennuyant. J'ai essayé de devenir bricoleur, mais c'est pas de ma faute, j'ai les mains pleines de pouces.

Béatrice se leva et s'approcha de son mari. Elle glissa ses deux bras autour de son cou.

– T'es pas heureux avec moi ?

– J'ai rien à te reprocher. Tu es une bonne épouse, fidèle, jeune, jolie... Peut-être que je commence à être trop vieux pour toi.

Elle l'embrassa avec passion.

– Ne dis pas ça, je ne te changerais pas pour tous les hommes du monde.

Et soudain, elle demanda :

– Pourquoi que tu ne te cherches pas un emploi ?

Léveillé parut fort surpris.

– Travailler ? Mais t'es malade ! Pourquoi ? Pour tout donner au maudit impôt. Ça serait ridicule. Et puis, j'ai perdu le goût du travail.

– Allons donc, va faire croire ça à d'autres. Mercredi dernier, tu es allé au poste. Tu as rencontré d'anciens camarades, tu as passé une partie de la journée avec eux et quand tu es revenu, tu étais de

bonne humeur. C’était la première fois depuis des semaines que je te voyais aussi en forme.

Il ne répondit pas. Béatrice se dégagea et changea soudain de tactique.

– Et pour moi, tu crois que c’est une vie ? Tu le dis, je suis plus jeune que toi, et qu’est-ce que je fais ? Je passe ma vie dans ma cuisine, dans mon salon, à m’ennuyer, je ne sors jamais. Pourquoi ? Parce que je ne veux pas te laisser seul. Moi aussi, je suis tannée. Si tu travaillais, de temps à autre, ça me permettrait de sortir, d’aller dans les magasins, de me changer les idées. Si ça continue, dans un an, on sera comme un vieux couple à la veille de fêter ses noces d’or. Un couple qui s’aime mais qui mène une vie d’ermite.

Trois jours plus tard, Léveillé rencontrait, au hasard d’une sortie, Louis Beaulieu, un policier qui avait pris sa retraite trois ans plus tôt. Les deux hommes causèrent de choses et d’autres, puis Beaulieu lui avoua :

– Moi, je me compte chanceux. J’étais en train de mourir d’ennui, quand Dumont a ouvert son bureau.

– Dumont ?

– Robert, le Manchot. Une agence de détectives privés, ça demande toujours plusieurs enquêteurs. Remarque, au début, Bob n’avait besoin de personne. Une secrétaire, un assistant : et pour ça, il a un jeune du nom de Beaulac. C’était suffisant. Mais je savais que tôt ou tard, il lui faudrait de l’aide. J’ai appelé le Manchot, je lui ai dit que j’étais libre, que je pourrais travailler de temps à autre...

– Et il t’a engagé ?

– Pas régulièrement. J’approche de la soixantaine. De plus, je souffre de diabète ; donc je suis pas toujours en pleine forme. Mais j’ai du travail pour deux ou trois jours par semaine. En plus, ça paie bien. $10.00 de l’heure, $50.00 par jour minimum et toutes les dépenses sont payées. Quand tu mènes une enquête, il arrive que je fasse des dix ou douze heures dans la même journée. Alors, Bob paie le temps supplémentaire. Je me fais souvent des journées de soixante-quinze piastres, et tout payé, les repas, les drinks. Y est pas regardant.

Léveillé avait paru très intéressé.

– Es-tu le seul à travailler pour lui ?

– Non, je sais pas si tu as connu Landry ? Lui aussi, il vient de temps à autre. Et puis, il y en a d'autres que j'ai pas eu l'occasion de rencontrer.

L'ex-sergent-détective se confia alors à son ami.

– Je pense que tu as mis la main sur le bobo. Je m'ennuie à ne rien faire. Penses-tu que Dumont pourrait employer un gars comme moi ? Je ne le connais pas beaucoup, on n'a pas travaillé dans la même escouade.

Beaulieu s'était écrié :

– Pour sûr que Robert t'engagerait. Un spécialiste comme toi, c'est pas de la p'tite bière, on crache pas dessus. Une agence de détectives privés, ça s'occupe pas rien que de causes de meurtres. Ça vivrait maigre en cibole. Oh ! je sais que les journaux parlent des détectives privés quand ils ont résolu un mystère, quand ils ont fait arrêter un assassin. Mais la plupart des enquêtes dans les agences, et celle du Manchot fait pas exception, ce sont des vols, ou encore des filatures. Aujourd'hui, mon vieux, avec les impôts, les gouvernements qui enquêtent sur tout, les gens ont la chienne. Ils ont peur de se faire pogner parce qu'ils ont caché un peu d'argent. Même que cet argent-là, gagné « on the side », on le place pas. On achète des bijoux, des choses comme ça, ou bien on le cache puis, quand on se fait voler, on veut pas prévenir la police officielle. Alors, on demande aux détectives privés de faire enquête.

Et en véritable philosophe, Beaulieu expliqua :

– Vois-tu, le monde est pris comme dans une roue qui tourne et qu'on peut pas arrêter. Pour pas payer trop d'impôts, pour sauver un cinquante piastres, tu caches les deux ou trois cents que tu as gagnées. Avec cet argent-là, tu achètes un bijou, supposons, mais tu oses pas l'assurer, toujours par peur de te faire prendre. Tu caches ça dans un coffre, parce que si ta femme porte des bijoux de trop grande valeur, tu crains les questions. Un jour, tu te fais voler. T'es pas assuré. Tu veux retrouver ton bien ; alors, tu engages un détective privé. Si, au début, t'avais payé ton impôt, t'aurais pas tous

ces problèmes-là. Mais essaie donc d'expliquer ça au monde, toi. Si Dumont apprend qu'un gars qui a travaillé dans la police, et spécialisé comme toi dans les causes de vol, se cherche du travail, il va t'engager ça prendra pas de temps. Dumont, il niaise pas ; avec lui, faut que ça marche. Veux-tu que je lui parle de toi ?

Et Léveillé avait accepté l'offre de son ami. Trois jours plus tard, il recevait un appel du Manchot et, tel que Beaulieu l'avait prédit, il fut immédiatement engagé. Le travail ne manquait pas. Léveillé pouvait œuvrer presque tous les jours dans un métier qu'il avait toujours aimé.

À la maison, l'atmosphère était complètement transformée. Béatrice avait vu son mari rajeunir du jour au lendemain, il avait repris goût à la vie, il était même redevenu l'amant plein de fougue qu'elle avait connu au début de son mariage.

Oh ! parfois, la jeune femme s'ennuyait, surtout quand son mari devait travailler le soir, quand il ne savait pas du tout à quelle heure il rentrerait. Mais elle connaissait son homme, elle le savait sérieux, fidèle, et elle ne lui posait jamais de question.

Pourtant, cet appel qu'il venait de recevoir la tracassait légèrement. C'était une voix de femme, une voix qui paraissait jeune... et elle avait refusé de se nommer. « Allons donc, je ne suis pas pour commencer à être jalouse. J'aime trop Jean-Guy pour ça. Je suis certaine que, s'il avait une aventure, ça paraîtrait. C'est le genre d'homme qui ne peut rien garder pour lui. »

*

Rita, la secrétaire de l'agence de détectives privés « Le Manchot », venait, pour la dixième fois peut-être, de répondre à un appel téléphonique.

– Un instant, madame, je vais voir s'il est ici. Je l'ai vu tantôt. Ce ne sera pas long.

Rita appuya sur un bouton, la mettant en communication avec le bureau de son patron, et ce fut Michel Beaulac qui répondit.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur Léveillé est-il avec vous ?

– Non, il est venu me faire son rapport. Y avait rien pour lui, aujourd'hui ; du moins, jusqu'à maintenant. Il m'a dit qu'il s'arrêterait au gymnase.

En effet, le détective Robert Dumont avait fait aménager, à même ses bureaux, un véritable gymnase. Il s'y entraînait tous les jours et désirait que ses employés en fassent autant afin de se conserver en bonne forme physique.

– Candy, fit Rita en raccrochant, iriez-vous voir si monsieur Léveillé n'est pas au gymnase ? Il est demandé au téléphone.

– Hey ! Je suis pas engagée pour faire le commissionnaire, moi, ici, répondit la plantureuse blonde. J'ai du travail.

– Bon, dans ce cas, je vais y aller. Surveillez le téléphone.

Candy fit signe à Rita de rester assise. Depuis que le Manchot avait fait installer de nouvelles lignes téléphoniques, depuis que des ex-policiers s'étaient joints à l'équipe, la sonnerie se faisait entendre régulièrement. « Et s'il y a un travail que je trouve platte, songeait-elle, c'est bien de peser sur les pitons et de toujours dire la même chose : « Agence de détectives privés Le Manchot, un instant, je vous le passe... agence de détectives privés Le Manchot... Oui, si vous voulez bien patienter quelques secondes. » Non merci, pas pour moi, ce genre de travail. »

Candy entra dans le gymnase.

– Hé ! Léveillé, cria-t-elle, vous êtes demandé au téléphone. Une poulette qui veut vous parler. Ça doit être votre femme ; elle doit s'ennuyer. A-t-on idée de se marier avec quelqu'un qui peut vous servir de père. Moi, je la comprends pas. Elle doit trouver le temps long, le jour... Puis surtout la nuit...

Mais Léveillé, familier avec les taquineries de Candy, se contenta de sourire. Vêtu d'un short blanc et d'un T-shirt, il entra dans le grand bureau et prit le récepteur d'un des appareils qui se trouvaient sur une longue table.

– Quelle ligne ?

– La trois ! lui cria Rita.

Au bout de quelques secondes, le détective commença à prendre des notes. Il, paraissait soucieux. Candy, toujours curieuse, était restée debout près de lui et cherchait à deviner ce qui se passait. Enfin, Léveillé raccrocha.

– Vous avez l'air inquiet. C'est grave ?

– Je ne sais pas. Est-ce que le patron doit venir aujourd'hui ?

– Il est pas mal déboussolé depuis une couple de jours. Il a demandé au grand Michel de le remplacer. Un peu de repos fera pas de tort à Robert et un peu de travail, ça va déniaiser le jeune. Mais qu'est-ce qui se passe ?

Léveillé murmura :

– Une crise cardiaque !

Candy pâlit. S'agissait-il du Manchot ? Elle n'eut pas le temps de poser la question à Léveillé. Déjà, ce dernier demandait à Rita si Michel Beaulac était seul et, sans perdre un instant, il entrait dans le bureau du Manchot, occupé par son premier adjoint.

II

Un vol d'experts

Quelques années plus tôt, Robert Dumont, fort amoureux, avait décidé d'épouser la jolie Hélène Prieur. Mais l'accident qui avait obligé les médecins à lui amputer une partie du bras gauche avait complètement changé ses projets.

« Je ne me marierai jamais. Je suis handicapé pour le reste de mes jours. Je ne saurai jamais si ma femme m'aime ou si elle a pitié de moi», s'était-il dit. Il avait donc cessé de voir Hélène Prieur. Il avait dû, alors, marcher sur ses sentiments. Hélène l'aimait sincèrement et la fille fit même une dépression. Et avec les années, le couple s'était perdu de vue. Mais voilà que, tout à coup, Hélène Prieur était réapparue dans la vie du Manchot.

Elle lui avait raconté ses malheurs. Mariée, sans enfant, elle avait dû se séparer de son mari, un homme qui la maltraitait, qui ne l'aimait pas vraiment. Et Hélène avait songé à retrouver celui qu'elle n'avait jamais oublié.

Le moment était réellement mal choisi. Robert Dumont venait de perdre la fille qu'il adorait et qu'il voulait épouser : Nicole Poulin avait été assassinée, mettant ainsi un terme à un beau roman d'amour...(*)

Le Manchot avait beaucoup changé depuis cette horrible aventure. Il était devenu plus dur, implacable avec ses ennemis et même avec ses amis. Il avait fermé son cœur à l'amour et, quand une femme lui plaisait, il n'hésitait pas à passer quelques heures dans ses bras ; mais ça n'allait jamais plus loin. Aussi Dumont ne voulut-il pas s'engager dans une aventure avec Hélène Prieur. Il sortit quelques fois avec elle, mais en simple camarade. La jeune femme ne l'entendait pas de cette façon et elle poursuivait le Manchot de ses assiduités. Et voilà que, brusquement, elle avait

décidé de mettre fin à ses jours en se suicidant. Elle avait cependant pu parler au Manchot, au téléphone.

Ce dernier avait retracé l'appel à temps. On avait transporté Hélène à l'hôpital où on lui avait sauvé la vie de justesse en lui faisant un lavage d'estomac. Dumont se devait de prendre des décisions radicales. Il ne voulait plus d'Hélène Prieur dans sa vie. Mais cette femme, marquée par le destin, avait besoin de soins et il se disait : « Je ne puis l'abandonner à elle-même. Son mari refuse de s'en occuper. »

Et c'est ainsi que le Manchot décida de prendre quelques jours de congé. Il alla rendre visite à un médecin de ses amis qui lui présenta un psychiatre. Ce dernier promit de s'occuper d'Hélène Prieur. Maintenant que tout semblait rentrer dans l'ordre, le Manchot comptait retourner à son bureau le plus tôt possible. « Je ne suis pas inquiet. Michel fait bien son travail, j'ai de bons employés ; mais, comme capitaine, je dois voir à diriger ma barque. Si j'écoutais Michel, j'accepterais toutes les enquêtes qu'on me propose. Ça me prendrait une véritable équipe d'hommes et de femmes. Non, je ne veux pas de ça. Je préfère moins de travail, mais des enquêtes plus intéressantes. »

Quant à Michel Beaulac, la première fois qu'il avait pris place dans la chaise pivotante du Manchot, il s'était senti très important. Comme son « boss », il avait allumé un cigare, il avait joué les directeurs. Mais déjà, après deux jours, il avouait : « J'sais pas comment le patron fait, lui qui aime l'action. Passer des journées au bureau, à préparer des dossiers, à recevoir des appels, ça devient ennuyant en torrieu ! Heureusement, quand il va revenir, je vais retourner sur la route. »

En voyant Léveillé apparaître dans la porte du bureau, Michel demanda :

– Vous voulez me voir, sergent ?

Ça faisait curieux à Léveillé de s'entendre appeler « sergent », lui qui ne faisait plus partie de la police officielle. Mais ses anciens collègues, qui travaillaient de temps à autre pour le Manchot, ne se servaient que de ce titre.

– Une drôle d'affaire, murmura Léveillé en se laissant tomber sur le fauteuil placé à la droite du bureau du Manchot. Toi, Beaulac, je gage que t'as jamais entendu parler du vol de la bijouterie Centy ?

– La bijouterie Centy... Il me semble que ce nom-là me dit quelque chose.

– Le commerce a été vendu depuis, dit Léveillé en tirant de sa poche un paquet de cigarettes à demi écrasé.

Il lança une cigarette que Michel attrapa au vol ; les deux hommes s'allumèrent, puis le sergent continua :

– La Centy, c'était une des grosses bijouteries du Canada. Elle avait des succursales partout ; pas seulement au Québec, mais même aux États-Unis. En tout cas, il y avait une succursale à New York. Mais c'était une maison canadienne. Une maison qui a fait parler d'elle dans les journaux lors du vol. Je te parle de ça, ça remonte à trois... plus que ça, presque quatre ans. Un des gros vols, de l'histoire, ici, au Québec : près de quatre millions en valeurs mais, surtout, en bijoux. Michel émit un sifflement.

– Torrieu ! Quatre millions, c'est pas de la guenille.

– C'est moi qui ai mené l'enquête sur ce vol-là.

– Ça dû être un de vos plus gros succès.

Léveillé eut un rire sarcastique.

– Oui, tout un succès. On a calculé qu'ils étaient au moins six sur ce coup-là, plus une tête dirigeante au-dessus de tout. On n'a jamais retrouvé les bijoux. Une seule arrestation : un gars qui est dedans depuis quatre ans, qui n'a jamais voulu ouvrir la gueule pour dénoncer ses complices... Un gars, probablement le seul, qui savait où se trouvaient les bijoux volés, et qui vient de mourir d'une crise cardiaque.

Léveillé secoua sa cigarette dans le cendrier ; puis, nerveusement, il écrasa le mégot qui lui restait pour s'en allumer une seconde presque aussitôt.

Il se leva et s'approcha de Michel.

– Toi, tu es bien jeune. Tu as fait quelques mois dans la police. Tu vois encore la vie de policier dans un nuage rose.

Il s'interrompit pour que Michel s'enfonce bien ça dans le ciboulot.

– Dis-toi bien que les plus grandes lumières, elles ne sont pas dans la police. Chez les criminels, il y a des génies. Perds jamais ça de vue, mon jeune. Y a des gars qui préparent un coup des semaines, et même des mois à l'avance.

Il vint se placer debout près de Michel, prit une feuille blanche sur le bureau et sortit un crayon de sa poche.

– Tiens, fit-il en commençant à dessiner une sorte de plan, la Centy : une bâtisse de quatre étages. Là-dedans, il y avait de tout : des diamants, de l'or, des rubis, de tout. C'était assuré, il va sans dire. C'était également bien protégé. Un système d'alarme à toute épreuve, dans les portes, les vitrines, partout. Au deuxième étage, il y avait le coffre-fort, un immense coffre, couvrant tout un pan de mur et allant du plafond au plancher. Ce coffre était protégé par un second système d'alarme, indépendant du premier.

Avec son crayon, il dessinait mal, faisant surtout des lignes difficiles à suivre pour Michel.

– Suppose qu'un voleur ait pu réussir à s'introduire dans la bijouterie sans déclencher le système. Eh bien, ce qu'il pouvait voler, c'était des pacotilles. Les véritables valeurs étaient placées dans le coffre tous les soirs. Toutes les nuits, il y avait un gardien. Le vendredi, presque tout était placé dans le coffre-fort. Il n'y avait pas de gardien les fins de semaine. Ce n'était pas nécessaire : tout était dans le coffre à toute épreuve. Et nous, de la police, on faisait notre ronde régulièrement. Une voiture passait devant la bijouterie, cinq à six fois par jour, durant la fin de semaine.

Michel put enfin poser une question.

– Et on a réussi à commettre un hold-up à cette bijouterie ?

– Pas un hold-up, s'écria Léveillé, ça aurait été trop facile et ça n'aurait pas rapporté autant. Non, je vais t'expliquer, selon moi, ce qui s'est passé. Le vendredi, durant le jour, Yvon Roussard (c'est le type qui vient de mourir d'une crise cardiaque) entre dans la bijouterie. Tout est prévu. Il sait ce qu'il doit faire. Il monte au troisième. Il y a une salle de toilette pour les hommes. Dans le plafond, une trappe qui donne sur le système de chauffage, de gros

tuyaux qui courent entre le plafond du troisième et le plancher du quatrième, puis entre les murs du premier et du deuxième. Roussard a tout prévu. Il attend d'être seul. En deux ou trois minutes, il enlève la trappe, se glisse dans le gros tuyau, remet la trappe en place et, en rampant, va se mettre à l'abri. À neuf heures, on ferme le magasin. Des employés mettent tous les objets de valeur dans le coffre, des gardes inspectent la bâtisse. On ne trouve absolument rien d'anormal.

Michel écoutait attentivement, gobant avec avidité chacune des paroles du sergent.

– Vers onze heures, plus personne dans la bijouterie, rien que Roussard. À quelle heure est-il sorti de son trou ? Je ne pourrais te le dire. Ils ont eu toute la fin de semaine pour travailler. En tout cas, Roussard est sorti. C'était un as en électronique. Pour lui, ce fut un jeu d'enfant de neutraliser le système d'alarme des portes d'entrée. Il a donc fait pénétrer ses complices à l'intérieur.

Beaulac l'interrompit.

– Mais vous avez dit que le coffre-fort avait son propre système d'alarme ?

– Oui, et une porte que personne ne pouvait enfoncer, selon les experts. Eh bien, mon jeune, tu sais ce que cette bande a fait durant cette fin de semaine ? Ils ont commencé par démolir le plancher du troisième, ils ont enlevé tuile par tuile, puis le bois, tout... Il y avait du béton armé entre le plancher du troisième et le plafond du deuxième. Ils ont percé des trous avec des drilles spéciales, ils ont grugé le plancher et, par le fait même, le plafond de la chambre forte.

Michel venait de comprendre.

– Vous voulez dire qu'il n'y avait pas de système d'alarme dans le plafond de la chambre forte ?

– Mais non, c'était pas nécessaire. Qui aurait pu penser que des voleurs seraient passés par là ? Nos hommes ont donc pu se glisser dans la chambre forte et s'emparer de tout ce qu'ils ont voulu. Un camion devait attendre dans la ruelle, en arrière. On a tout transporté dans ce camion. Un homme, un seul, Roussard sans aucun doute, est parti avec le camion. Son job à lui ? Cacher la

marchandise. Fallait tenir ça mort pendant plusieurs semaines, plusieurs mois même, avant d'écouler le stock sur le marché noir. Ses complices ont tout ramassé. On n'a pas laissé d'empreintes, absolument rien. Ils ont pu sortir dans la nuit du dimanche au lundi, sans attirer l'attention : le système d'alarme ne fonctionnait plus. C'est le lundi matin qu'on nous a appelés, nous, la police. Oh ! c'était du beau travail, y a pas à dire.

Léveillé s'éloigna du bureau et se mit à arpenter la pièce de long en large.

– Pourtant, vous avez fait arrêter Roussard ? risqua Michel au bout d'un moment.

– Oui et j'ai eu des félicitations de la « haute ». C'est moi qui ai trouvé de la poussière blanche dans la toilette et qui ai pensé à la trappe. Je me suis introduit dans les tuyaux. Les voleurs n'avaient rien oublié. Seul Roussard avait commis une erreur.

– Comment ça ?

– Quand il est sorti de sa cachette, il a laissé sa lampe de poche derrière lui. Il l'a oubliée. Mais il devait porter des gants car on n'a pas trouvé d'empreintes sur la lampe. C'est alors que l'idée m'est venue, l'idée qui m'a permis de faire identifier Roussard.

– Laquelle ?

Encore fier de sa trouvaille, Léveillé demanda :

– As-tu déjà vu quelqu'un glisser des batteries dans une lampe de poche en portant des gants, toi ? Non, hein ! J'ai demandé qu'on examine les batteries. On y a trouvé des empreintes et on a pu identifier Roussard. Il avait déjà un dossier presque aussi épais qu'un annuaire téléphonique.

Michel ne put s'empêcher de féliciter le sergent.

– Torrieu ! Fallait y penser.

– Ça n'a rien donné. On a fait une descente chez Roussard. Heureusement, on a trouvé chez lui des armes et des objets volés, mais pas volés à la bijouterie. Ma preuve n'était pas assez forte pour l'accuser du vol de la Centy. Mais on a pu l'accuser d'avoir eu des revolvers en sa possession. Plus que ça, Roussard a même avoué

avoir participé à une couple de vols sans importance. On l'a condamné à cinq ans.

Beaulac se leva à son tour.

– Mais torrieu, il me semble qu'il y a des moyens de faire parler un homme ? On le crie pas sur les toits, mais le troisième degré, ça existe.

Léveillé le foudroya du regard.

– Si tu penses que Roussard y a pas goûté, toi, tu te trompes. Les douches froides, les coups bien placés pour que ça ne laisse pas de marques... On l'a piqué pour le faire parler, on l'a questionné durant des heures, il a reçu des coups de serviettes mouillées... tu dois connaître ça ? Les matraquages sur la tête, à travers un bottin téléphonique. On a tout fait. Rien, pas un mot. Il n'a pas nommé un seul de ses complices.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que seul Roussard savait où se trouvait le stock volé ?

– En prison, il a été battu par d'autres prisonniers. Il a reçu des menaces. Ça veut tout dire. Dans cette affaire-là, j'ai commis la plus grosse erreur de ma carrière... J'ai agi trop vite. J'aurais dû laisser Roussard en liberté. Il nous aurait menés à ses complices, au magot. Non, fier comme un paon, j'ai procédé à la descente tout de suite. Roussard n'avait même pas eu le temps de communiquer avec ses complices. Pas fou, le gars ; il a décidé de se la boucler. Il était prêt à payer cinq ans de sa vie pour les autres, mais il voulait sa part. Alors, il n'a rien dit... à personne.

Et Michel conclut :

– Il vient de mourir d'une crise cardiaque ! Sans avoir parlé... Et c'est alors que Léveillé murmura :

– Peut-être pas... peut-être pas.

III

Rendez-vous manqué

Michel et le sergent se tournèrent brusquement. La porte du bureau venait de s'ouvrir. Immédiatement, le jeune Beaulac bondit sur ses pieds.

– Boss... Vous parlez d'une surprise !

Il s'était avancé vers le Manchot qui venait de faire son apparition. Il lui serra la main avec effusion. Dumont jeta un coup d'œil sur les deux hommes et ne put s'empêcher d'esquisser un sourire en voyant l'accoutrement de Léveillé.

– On se néglige, on se néglige. Quand le chat n'est pas là, les souris dansent.

Léveillé se sentait mal à l'aise. En effet, il avait l'air ridicule dans ses shorts et son T-shirt.

– J'ai donné un rapport à Beaulac, ce matin, et comme il n'y avait aucune enquête spéciale, j'ai décidé de faire un peu d'exercice. C'est alors que j'ai été demandé au téléphone. J'avoue que j'aurais dû prendre le temps de mettre, au moins, mes pantalons avant d'entrer dans ce bureau.

Le Manchot se mit à rire.

– Allons, je blaguais, sergent. Rita m'a dit que vous aviez reçu un appel qui semblait important.

Le grand Michel laissa échapper un soupir de soulagement. Non seulement le Manchot ne leur adressait pas de reproches, mais il semblait de très bonne humeur.

– Puis-je vous demander des nouvelles de votre amie, Hélène ?

– Elle recevra son congé de l'hôpital aujourd'hui ; elle devra prendre un long repos dans une maison de santé. Il faudra

absolument qu'elle change d'attitude, qu'elle accepte sa situation et qu'elle essaie d'y remédier. Elle est encore belle femme, assez jeune, elle peut rencontrer un homme qui saura lui plaire. Elle ne s'accroche qu'à des souvenirs. Vivre dans le passé, c'est la plus grande erreur.

Michel l'approuva :

– À qui le dites-vous ! Moi, pendant des semaines, je me faisais des reproches à cause des bêtises que j'avais commises alors que je levais le coude un peu trop souvent. Mais maintenant que je sais que je souffrais d'une maladie incurable, j'ai compris que j'étais pas entièrement responsable de mes actes. J'ai cessé de me culpabiliser et, au lieu de continuellement penser à hier, je vis une journée à la fois en cherchant à faire de mon mieux.

Le Manchot était passé derrière son bureau et Léveillé se dirigea vers la porte.

– Je vais m'habiller...

– Un instant, Jean-Guy, qu'est-ce que c'est que cette affaire qui semble si importante ?

Robert Dumont avait eu connaissance du vol de la bijouterie Centy. Il connaissait Roussard. Le sergent n'eut donc qu'à lui faire un court résumé de toute l'affaire.

– Roussard vient de succomber à une crise cardiaque.

– Il s'agit bien d'une mort naturelle ?

– Aucun doute là-dessus. C'était sa seconde crise en un an. Quand on l'a transporté à l'hôpital, il était inconscient. Il est demeuré quatre heures aux soins intensifs, sans reprendre connaissance.

– Donc, il n'a pas parlé ? conclut le Manchot.

– Non.

Comme pour expliquer à Michel, Dumont ajouta :

– Souvent, quand un criminel voit sa dernière heure approcher, quand il sent les mains de la mort le frôler, il décide de soulager sa conscience.

Le sergent put donc continuer son récit, là où il l'avait abandonné avant l'arrivée du Manchot.

– Irène Fargue vient de me téléphoner. Elle a cherché à me joindre au poste, puis chez moi. C'est Béatrice qui lui a dit que j'étais ici.

– Qui est Irène Fargue ? demanda Michel.

– Si vous vous souvenez, Dumont, Roussard vivait en concubinage depuis plusieurs années. Irène Fargue est considérée comme son épouse aux yeux des hommes. J'ai déjà eu de longues conversations avec elle. On a tenté de la faire parler. Nous croyions, à la police, qu'elle devait en savoir long sur le vol de la bijouterie. Mais, il semble que non, car elle était prête à tout pour aider l'homme qu'elle aimait. Oh ! elle savait que Roussard vivait en marge de la société, mais elle ne posait jamais de questions et lui, dans le milieu, il était considéré comme un des hommes les plus sûrs. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous croyons que c'est lui qui avait eu pour mission de mettre en lieu sûr la marchandise volée.

Enfin, le sergent parla du fameux appel.

– Irène Fargue veut que j'aille la rencontrer.

– Pourquoi ?

– Elle n'a pas donné beaucoup de détails. Elle semble avoir très peur et ne veut pas communiquer avec la police.

Puis, appuyant sur chacun des mots, comme pour montrer l'importance de ce qu'il venait d'apprendre, il ajouta :

– Irène sait probablement où se trouvent les bijoux qui ont été volés.

Michel parut fort excité par cette nouvelle. Le Manchot, par contre, conservait un calme étonnant.

– Elle vous l'a dit ?

– Avant d'être conduit en prison, il y a déjà quatre ans, Yvon Roussard a confié à Irène une enveloppe sur laquelle il avait inscrit en lettres capitales : « À N'OUVRIR QU'APRÈS MON DÉCÈS ».

Michel parut sceptique.

– Dites-moi pas que cette femme a pas eu la curiosité d'ouvrir cette enveloppe ?

– Non. Je sais, d'après le peu qu'elle m'a dit, qu'elle a placé cette enveloppe dans une banque, dans un coffret de sûreté. S'agit-il d'un testament, tout simplement ? Peut-être. Mais Irène croit que, dans cette lettre, Roussard doit révéler l'endroit où il a caché les fameux bijoux. Elle désire que j'aille la rencontrer, puis que je l'accompagne à la banque.

Le jeune Beaulac, qui s'enthousiasmait facilement, était prêt à accompagner le sergent.

– Nous ne serons pas trop de deux pour surveiller cette fortune.

Le Manchot, sans perdre patience, lui fit signe de se calmer.

– Pas si vite, mon jeune. Tu oublies plusieurs choses. Premièrement, nous sommes une agence de détectives privés. Cette affaire de vol de bijoux, qui date déjà de quatre ans, regarde la police officielle ; donc, en principe, nous n'avons pas à nous en mêler. Deuxièmement, nous travaillons toujours pour un ou des clients qui sont capables de nous payer. Irène Fargue, que je sache, n'a pas le sou et vit présentement aux crochets de la société. Donc, à votre place, sergent, je communiquerais avec la police officielle pour leur raconter l'affaire. Nous avons énormément de travail et...

Léveillé n'avait pas l'intention de discuter les ordres de celui qu'il considérait maintenant comme son supérieur.

– C'est ce que j'ai eu l'intention de faire quand elle m'a raconté ce qu'elle savait. Je lui ai d'ailleurs dit que c'était à la police officielle de s'occuper de cette affaire. Elle se croit surveillée, elle dit que des gens du milieu lui ont déjà fait des menaces. Donc, la police est beaucoup mieux placée que nous pour la protéger. Ça, elle l'a admis. Mais il y a les assurances.

– Comment ça ?

– La compagnie qui assurait la bijouterie Centy a offert plusieurs milliers de dollars à toute personne qui pourrait aider à retrouver les bijoux. Irène désire toucher cette récompense, si elle trouve les bijoux. « Si je communique avec la police ; si, dans cette lettre, Yvon

révèle sa cachette, je ne recevrai absolument rien. Par contre, si vous, vous m’accompagnez, à titre personnel, si ensemble nous retrouvons les bijoux, nous séparerons la récompense et, moi, je pourrai aller m’établir ailleurs, dans une autre province, ou encore un autre pays. »

Le Manchot venait d’allumer un petit cigare. Il réfléchissait.

– Évidemment, c’est un risque à prendre, continua Léveillé. Comme aujourd’hui je n’ai pas d’enquête précise à mener, j’ai pensé que ça ne m’engagerait pas à grand-chose d’aller la voir. Tout ce que je risque, c’est de perdre mon temps.

– Par contre, si vous trouvez les bijoux, sergent, ça pourrait devenir intéressant pour le bureau, fit Michel. Vous vous souvenez du montant de la récompense ?

– Pas exactement, mais comme le vol en fut un de quatre millions, ce doit être sûrement dans les cent mille dollars.

– Torrieu ! Vous voyez ça, boss ? Si on touchait une centaine de mille dollars ? On pourrait aller s’installer à la Place Ville-Marie, s’ouvrir des succursales...

Robert Dumont et Léveillé ne purent s’empêcher de rire.

– Tu vois grand, Michel. Continue à rêver comme ça, fit le Manchot et bientôt, nous serons appelés à remplacer la Gendarmerie royale, ou encore le F.B.I.

– C’est ça, moquez-vous de moi... Oh ! je sais bien que même si on gagnait un million, ça ne changera rien.

Cette fois, le Manchot l’approuva :

– Là, je te reconnais. Si nous touchions quelques milliers de dollars, nous serions encore plus sélectifs dans les enquêtes que nous entreprenons. Il faut travailler, oui, mais nous ne devons pas être débordés et, surtout, nous devons aimer notre travail.

Le sergent Léveillé, qui était tout près de la porte, entendait des voix venant de l’autre pièce.

– J’ai l’impression qu’il y a des clients qui attendent. Alors, je vais rencontrer Irène Fargue ?

– Qu’est-ce que vous lui avez dit ?

– Que j’irais, mais je n’ai donné aucune heure, je n’ai fixé aucun rendez-vous précis. Elle m’a affirmé qu’elle ne bougerait pas de chez elle. D’ailleurs, elle a trop peur pour sortir. Elle est persuadée que lorsque la nouvelle de la mort de Roussard sera connue, ses anciens complices vont encore tenter de la questionner.

– Allez-y. Toi, Michel, vois s’il y a des visiteurs pour moi sinon, reviens me faire un rapport complet sur ce qui s’est passé durant mes deux jours d’absence.

– O.K. boss.

Le sergent Léveillé sortit le premier du bureau du Manchot. Il y avait trois visiteurs dans la salle d’attente, dont deux femmes. Le sergent était fort mal à l’aise dans son accoutrement. Candy s’en rendit immédiatement compte.

– Ne vous en faites pas, mesdames. Celui-là. c’est notre commissionnaire. Pour ne pas avoir trop chaud, il porte toujours ce costume. C’est un ancien coureur de marathon.

En passant près d’elle, le sergent murmura :

– Idiote !

Léveillé entra dans le gymnase, se vêtit rapidement puis, avant de quitter le bureau, il s’adressa à la secrétaire.

– Mademoiselle Rita, vous direz à monsieur Dumont que je lui téléphonerai sitôt que j’aurai des nouvelles.

*

Irène Fargue logeait dans un petit trois pièces, rue Papineau, dans le quartier qu’on appelle le Plateau Mont-Royal. C’était, aujourd’hui, un des quartiers les plus peuplés de la métropole.

En effet, c’est là qu’avaient émigré la plupart des résidents de ce qu’on avait appelé, durant des années, le faubourg de Montréal. Petit à petit, les vieilles maisons avaient été démolies pour faire

place au progrès, aux immenses édifices à bureaux. Chassés de leurs logis, ces gens, pour la plupart des ouvriers, n'avaient pas voulu trop s'éloigner de leur ancien quartier. C'était un des rares quartiers de la ville où l'on pouvait voir de jeunes enfants jouant dans les rues. Dans les autres quartiers, les familles étaient beaucoup moins nombreuses.

Léveillé eut de la difficulté à trouver un endroit où stationner sa voiture. Il dut marcher pendant près de cinq minutes avant d'arriver à une bâtisse qui abritait une vingtaine d'appartements. Des enfants s'amusaient dans l'entrée de la maison. Léveillé jeta un coup d'œil sur le petit tableau où se trouvaient alignés plusieurs boutons permettant de sonner aux appartements. Mais la plupart des noms avaient été arrachés.

– Qui vous cherchez, monsieur ? fit un garçon de six ou sept ans en se campant devant lui.

– C'est bien ici qu'habite Irène Fargue ?

– Qui ?

Il dut répéter le nom. L'enfant lui éclata de rire à la face.

– Peut-être ben que oui, peut-être ben que non. Moi, j'le sais pas, j'reste pas là.

Et il s'éloigna en courant. Les autres voulurent le suivre, mais Léveillé en attrapa deux par les bras.

– Il y en a bien un qui doit habiter ici ? Mademoiselle Fargue m'a donné cette adresse, mais je ne connais pas le numéro de son appartement.

– Moi, j'reste ici, mais ma mère veut pas que j'parle aux hommes que j'connais pas.

– Dans ce cas, tu peux me dire où demeure le concierge ?

Le plus jeune demanda :

– C'est quoi, ça, un concierge ?

– Laisse faire, toi, Ti-Bine, tu connais rien. Oui, le concierge habite en bas, vous avez qu'à descendre l'escalier. Pas besoin de

sonner, la plupart des cloches marchent pas. Cognez, y va vous répondre... si y est pas saoul.

Et comme Léveillé s'engageait dans l'escalier. les enfants s'éloignèrent en courant pour rejoindre leurs camarades. Le sergent frappa à la seule porte qu'il y avait au bas des quelques marches.

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? cria une voix éraillée. Qu'est-ce que vous voulez ?

– Mademoiselle Fargue, c'est quel appartement ?

– Qui ?

– Fargue ! Irène Fargue.

– Y a pas de mam'zelle Fargue icitte.

Le concierge avait entrouvert la porte et allait la refermer, mais le sergent insista.

– Je suis certain qu'elle habite ici, elle m'a donné son adresse tantôt...

– Elle s'est trompée.

– Sûrement pas. Elle aurait dû me donner le numéro de son appartement. Il se peut qu'elle ait changé de nom. Vous n'avez pas une demoiselle qui habite seule, elle doit approcher la quarantaine. Une assez jolie fille, elle était blonde dans le temps, plutôt grande, mince, et elle était bien faite. Les hommes la remarquaient, si vous comprenez ce que je veux dire.

– Y en a rien qu'une qui répond à votre description, c'est mademoiselle Dubois. Elle habite au troisième, la porte à votre droite. J'sais qu'elle s'appelle Irène, pis, est pas pire. J'vous jure que moi, j'y ferais pas mal.

Léveillé, déjà, ne l'écoutait plus. Il s'engagea dans l'escalier menant au troisième. Il y avait bien un ascenseur, mais comme la bâtisse était passablement délabrée, il ne devait pas fonctionner, comme tout le reste.

En arrivant au troisième, il se rendit compte qu'il y avait quatre portes. Il se plaça dos à l'ascenseur, puis se dirigea vers la droite. Deux portes, en face l'une de l'autre, se trouvaient au bout du

corridor. Heureusement, sur l'une d'elles, encadrée dans une sorte de fil de métal, une petite affiche indiquait le nom de « Irène Dubois ».

Jean-Guy Léveillé frappa à la porte, une fois, puis une seconde fois, avec plus de force. Mais il ne semblait y avoir personne. Pourtant, Léveillé avait fait promettre à l'amie de Roussard de ne pas sortir. « Je n'ai pourtant pas tardé, pensa-t-il en regardant son bracelet-montre. Ça ne fait pas deux heures qu'elle a téléphoné. »

Tous les employés du Manchot portaient un insigne et une carte d'identité, prouvant qu'ils étaient détectives privés. Robert Dumont avait voulu, intentionnellement, que les insignes ressemblent passablement à ceux des policiers municipaux. Ça pouvait donc porter à confusion et aider, parfois, les acolytes de l'agence.

« Je pourrais toujours retourner voir le concierge, lui montrer mon insigne et lui demander de m'ouvrir la porte. » Mais le sergent était persuadé que l'homme poserait des tas de questions. « Elle n'est peut-être sortie que pour quelques minutes », songea Léveillé en décidant de patienter, debout, dans le corridor.

Machinalement, comme il l'avait fait souvent alors qu'il était policier, il tourna la poignée de la porte et, à sa grande surprise, il se rendit compte que l'appartement n'était pas fermé à clef. Léveillé jeta un coup d'œil autour de lui. Il n'y avait personne dans le corridor. Il en profita donc pour s'engouffrer dans l'appartement, tira le battant derrière lui puis, lorsque la porte se fut refermée, il appela :

– Mademoiselle Irène.

Mais il ne reçut aucune réponse. Léveillé regarda autour de lui. Il se trouvait dans ce qu'on pouvait appeler, faute de mieux, une salle à dîner. La cuisinière, le réfrigérateur, l'évier et les armoires étaient au fond de la pièce. Cet appartement servait donc de cuisine et de salle à manger, en même temps.

Mais ce qui frappa surtout le sergent, c'est le désordre qui régnait dans la pièce. On avait sorti presque tout ce qui se trouvait dans les armoires. La porte du réfrigérateur était ouverte, de la nourriture était répandue sur le plancher.

Appuyé sur un des murs, un divan avait subi un fort mauvais traitement. Non seulement les coussins gisaient sur le plancher, mais de plus ils avaient été éventrés et le rembourrage jonchait le parquet.

Une chaise avait été renversée. Des papiers avaient été éparpillés près d'un petit meuble. « On dirait qu'un ouragan est passé par ici », songea Léveillé.

À gauche, il y avait une porte entrouverte. De loin, Léveillé comprit qu'il s'agissait de la salle de bains. À droite, une deuxième porte, mais elle était fermée. L'ex-policier alla ouvrir. Il s'agissait de la chambre d'Irène. Aucune trace de la fille. Par contre, un désordre, semblable à celui de l'autre pièce y régnait. Non seulement on avait vidé les tiroirs de tous les bureaux, mais on avait éventré les oreillers et le matelas.

Léveillé n'avait pas besoin de chercher plus loin. « Des petits amis ont appris la mort de Roussard et ils sont venus interroger Irène. Elle n'a pas voulu parler. On a fouillé les deux appartements de fond en comble et ils ont dû forcer la fille à les suivre. »

Qui pouvaient être ces hommes ? Léveillé n'en avait pas la moindre idée, même s'il était persuadé que c'étaient d'ex-complices de Roussard.

Pour l'instant, Léveillé comprenait qu'il ne lui restait qu'une chose à faire : quitter l'appartement au plus tôt, rejoindre le Manchot et le mettre au courant de la situation.

Juste avant de sortir, il décida de jeter un coup d'œil dans la salle de bains. « Mais je suis persuadé qu'on a également fouillé cette pièce. »

L'ex-policier ne s'attendait sûrement pas à y trouver un spectacle aussi horrible. Il y avait du sang partout, sur le plancher, sur les murs, le bol de toilette et, évidemment dans le bain. Irène Fargue n'était pas belle à voir. Ses cheveux blonds étaient rouges de sang poisseux. Ce qui restait du visage était figé dans un muet cri de souffrance. La fille était entièrement nue. On lui avait enfoncé une débarbouillette dans la bouche, pour l'empêcher de hurler et d'ameuter les autres locataires.

Léveillé avait vu bien des scènes pénibles durant sa longue carrière, mais celle-là dépassait en horreur tout ce qu'il aurait pu imaginer. On avait pris un plaisir évident à torturer minutieusement la pauvre fille. On s'était sûrement servi d'un couteau ou d'un rasoir. Elle avait de larges entailles aux deux seins. Un œil avait été crevé et lui pendait sur la joue. Elle portait d'autres coups de couteau au ventre, aux cuisses et sur les bras. Et enfin, détail hideux, entre ses jambes on voyait dépasser un manche noir : on lui avait enfoncé une brosse dans le vagin.

– C'est écœurant, balbutia-t-il en s'appuyant sur le mur.

Il eut juste le temps de soulever le couvercle taché de sang du bol de toilette, et il vomit d'un coup tout son déjeuner.

Il sortit un mouchoir de sa poche et, s'en servant pour ne pas effacer d'hypothétiques empreintes, il tourna le robinet d'eau froide. Il attendit que l'eau soit glacée, y trempa son mouchoir et s'épongea le front pendant quelques secondes.

Enfin, il referma le robinet, sortit à reculons de la salle de bains et ferma la porte derrière lui, se servant de son mouchoir humide pour tenir la poignée.

Il retourna dans la chambre, où il avait remarqué un appareil téléphonique renversé sur le plancher. Il le ramassa. « Heureusement, on n'a pas arraché les fils. » Il posa l'appareil sur le lit et composa un numéro.

– Agence de détectives privés « Le Manchot ».

– Mademoiselle Rita, ici Léveillé. Je voudrais parler au patron, c'est urgent.

– Un instant, je vous le passe. Quelques secondes plus tard, le sergent entendait au bout du fil la voix de son ami.

– Oui. C'est vous, Jean-Guy ?

– Dumont, c'est terrible... Je n'ai jamais vu une telle chose.

– Mais quoi ?

– Je suis chez Irène Fargue. J'ai manqué mon rendez-vous. J'y suis arrivé trop tard.

Le Manchot avait peine à reconnaître la voix de son camarade. Il avait un chat dans la gorge et on aurait dit qu'il tremblait.

– On l'a tuée... Mais auparavant, elle a subi les pires traitements. J'ai vu bien des films d'horreur, mais c'est du bonbon à côté de ce qui s'est passé ici. Une vraie boucherie ! Qu'est-ce que je fais ? Je préviens les autorités ?

Robert Dumont demeura quelques secondes sans dire un mot. Il réfléchissait.

– Quelqu'un vous a vu ?

– Des enfants, dans l'entrée. J'ai parlé au concierge, mais par la porte entrouverte. Non, il ne m'a pas vu.

– Vous n'avez pas laissé d'empreintes ?

– Non, du moins, je sais exactement à quoi j'ai touché. Je peux effacer toutes traces de mon passage. C'est ce que vous désirez que je fasse ?

Le Manchot hésitait.

– Je ne sais pas... Y aurait-il avantage à fouiller la chambre ?

– Oh non ! Aucun. On a regardé partout, on a éventré les meubles, je suis certain qu'on n'a pas laissé un pouce inexploré dans cette pièce.

– Sortez de cet appartement au plus tôt, Léveillé, décida alors le Manchot. Évitez de vous faire voir. Effacez les traces de votre passage. Lorsque vous serez à l'extérieur, appelez la police d'une boîte publique. Donnez l'adresse, dites que vous êtes un voisin, que vous avez entendu du bruit... enfin, je n'ai pas besoin de vous faire de dessin.

– Cela veut-il dire que nous laissons tomber l'affaire ? demanda Léveillé.

– Pas du tout, s'écria le Manchot. Au contraire, elle devient encore plus intéressante. Irène vous a donné un renseignement précieux. Cette lettre de Roussard a été placée dans une banque, dans un coffret de sûreté. Si nous pouvons la retrouver, nous mettrons probablement la main sur la marchandise volée, et à nous la belle récompense !

Mais Dumont s’empressa d’ajouter :

– Cependant, il nous faudra être très prudents, car nous avons affaire à de dangereux criminels qui ne reculeront devant rien. Ils viennent de le prouver.

– Et comment !

– Alors, faites vite, Jean-Guy, et sitôt votre appel terminé, revenez ici. Nous aviserons.

– Je ne tarderai pas.

Léveillé raccrocha, puis remit le téléphone sur le plancher, décrochant le récepteur. Il retourna dans l’appartement principal et réfléchit quelques secondes. « Non, je n’ai touché à rien à l’exception de la poignée de la porte d’entrée. »

Quelques secondes plus tard, il sortait sans bruit. Il descendit par l’escalier. Dans l’entrée, il y avait encore de jeunes enfants s’amusant à éparpiller autour d’eux des circulaires destinées aux locataires. Le sergent passa rapidement devant eux. Au coin de la rue, il y avait un restaurant et, dans le fond du restaurant, une cabine téléphonique. Il appela la police mais ne donna aucun détail précis. Après avoir raccroché, il se dirigea rapidement vers sa voiture. Il avait hâte de se retrouver au bureau du Manchot. Cependant, à deux reprises, le sergent jeta un coup d’œil dans son rétroviseur. Il avait la vague impression d’être suivi. « Bah, ce sont mes nerfs, je dois sûrement me tromper. »

IV

Un grave oubli

Même si Jean-Guy Léveillé était un policier d'expérience, même si au cours de sa longue carrière il avait fait face à bien des situations (à deux reprises, il avait essuyé à bout portant le tir des gunmen), ce qu'il venait de vivre l'avait passablement secoué. Une fois dans le bureau du Manchot, il s'était laissé tomber dans un fauteuil et était resté un long moment sans parler.

Calmement, Robert Dumont s'était rendu à un petit meuble qui lui servait de cabinet à boisson et avait servi au sergent un cognac de bonne qualité.

– Alors, ça va mieux ?

Pour toute réponse, Léveillé se leva et marcha vers la fenêtre donnant sur la rue. Il regarda à l'extérieur, restant un bon moment sans parler.

– Dumont, j'ai vu que mademoiselle Varin était encore au bureau. Demandez-lui donc de faire une petite promenade à l'extérieur.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, c'est difficile à dire. Il vous est sûrement arrivé d'avoir l'impression d'être suivi... mais sans en avoir la preuve, une sorte de sensation vague...

– Souvent.

– J'ai pu me tromper... Une fois, j'ai aperçu dans mon rétroviseur une voiture qui me collait aux fesses. Je ne l'ai pas revue, mais quand même... Il y avait deux ombres dans cette voiture.

Le Manchot appela Candy et lui demanda de se promener près de l'édifice, et d'observer sans attirer l'attention les allées et venues des voitures et des piétons. La jeune femme partit aussitôt.

– Alors, Jean-Guy, vous avez prévenu la police ?

– Oui. Ils ne peuvent retracer l'appel. J'ai donné l'adresse, j'ai dit que j'habitais cette maison, que j'avais entendu des cris de femme. Mais j'ai refusé de laisser mon nom.

Le Manchot était retourné s'asseoir à son bureau.

– J'ai peut-être agi trop rapidement, dit-il songeusement. Si nous n'avions pas prévenu la police, on aurait pu interroger les autres locataires.

– Nous aurions attiré l'attention, remarqua Léveillé. Tôt ou tard, on aurait découvert le cadavre, la police aurait enquêté et je sais fort bien qu'il y a une certaine animosité entre vous et Bernier.

L'inspecteur Bernier était le chef de l'escouade des homicides de la police municipale. Lui et Dumont avaient eu plusieurs prises de bec, alors que le Manchot faisait partie de son escouade. Bernier était un homme très dur, exigeant souvent plus que le maximum de ses hommes. Il les traitait tous comme des esclaves et Dumont n'avait jamais accepté d'être dirigé de cette façon. Depuis que le Manchot avait ouvert son agence de détectives privés, l'animosité avait grandi entre les deux hommes. Bernier n'acceptait pas du tout que des « privés » mettent leur nez dans les enquêtes policières.

– Lorsque Bernier et ses hommes auront terminé leur travail, poursuivit Léveillé, nous pourrons alors questionner les voisins.

Robert Dumont avait saisi son stylo et prenait des notes.

– Je peux libérer Michel. Candy peut également se mettre sur cette affaire. Beaulieu est présentement sur une enquête importante, mais je peux demander à Lacaille de rentrer.

Ces deux derniers étaient, tout comme Léveillé, d'ex-policiers.

– Enfin, conclut le Manchot, je peux moi-même consacrer mon temps à cette affaire. Donc, nous serons cinq à enquêter sur le meurtre d'Irène Fargue. Il nous faut être les premiers à découvrir les bijoux volés. Si la police nous précédait, nous ne toucherions jamais la récompense de la compagnie d'assurances.

– Et n'oubliez pas que les complices de Roussard sont également à la recherche du magot.

Juste à ce moment, Candy ouvrit la porte.

– Alors ?

– Aucune voiture suspecte. Par contre, au coin de la rue, il y a un flâneur qui m'a paru louche. Il a l'air d'attendre l'autobus, il lit un journal ; mais quand l'autobus est arrivé, il n'est pas monté. Enfin, du restaurant du coin, on peut facilement surveiller le bureau. Il y a quelques clients, dont un type assis à la fenêtre. Vous avez encore besoin de moi ?

– Pas tout de suite, mais ne t'éloigne pas. Tu auras du travail.

Candy sortit.

– Il faudra être très prudent, Jean-Guy. Si quelqu'un vous a suivi, c'est sûrement des complices de Roussard. Ils vous ont vu entrer ici. Ça peut nous attirer bien des ennuis.

Le Manchot, avec l'aide du sergent, commença à distribuer le travail.

– Tout d'abord, vous, sergent. Vous êtes bien vu dans la police. Bernier vous connaît peut-être de nom mais vous n'avez jamais fait partie de son escouade. Donc, vous vous occuperez de cette partie de l'enquête. Tenez-vous en communication avec des amis que vous avez là-bas. Il nous faut être renseignés sitôt que les policiers auront découvert quelque chose. Vous n'avez pas de photos de cette Irène Fargue ?

– Non. Il y en avait peut-être dans l'appartement, mais tout était tellement sens dessus dessous... Et puis, je n'ai pas pensé à regarder. Mais une chose est certaine, il y a des photos d'Irène Fargue dans les dossiers de la police, dans celui de Roussard notamment.

Léveillé était certain qu'il pourrait, grâce à des amis, se procurer des copies de ces photos.

– Lorsque la police aura quitté la maison où habitait Irène Fargue, Candy s'occupera des autres locataires, des voisins. Elle est très forte pour faire parler les curieux, surtout si ce sont des hommes.

Léveillé esquissa un sourire.

– Je n'en doute pas du tout.

– Lorsque nous aurons des photos d'Irène, nous nous mettrons tous à la recherche de la fameuse banque. Le coffret peut être au nom d'Yvon Roussard, d'Irène Roussard, d'Irène Fargue...

– D'Irène Dubois, c'est le nom sous lequel elle avait loué cet appartement.

– Et elle peut en avoir bien d'autres.

Le sergent, cependant, n'était pas de cet avis.

– Quand on loue un coffret de sûreté, dans une banque, il faut absolument fournir des preuves d'identité. Elle ne peut sûrement pas avoir des cartes d'identité en aussi grand nombre.

Léveillé avait raison. Il fallait se servir de ces quatre noms.

– Et si nous avons la photo, ça nous aidera. Je demanderai également à Michel de rencontrer ses amis de la pègre.

Léveillé parut surpris.

– Il connaît des types dans ce milieu ?

– C'est vrai, vous n'êtes pas au courant.

Et le Manchot lui conta que Michel, du temps qu'il buvait, avait emprunté de l'argent à des shylocks.

– Il ne pouvait pas rembourser. On lui a administré une sévère correction, mais les choses se sont tassées depuis. Michel a accepté de jouer le rôle dangereux d'agent-double. Pour effacer sa dette, il obtient parfois de la police des renseignements qui peuvent être utiles aux gens du milieu sans pour autant nuire au travail des policiers. Mais sa présence parmi ces gens peut jouer en notre faveur. Je serais fort surpris si, dans la pègre, on ne connaissait pas les complices de Roussard.

Mais le sergent était plutôt sceptique.

– Vous savez comme moi, Dumont, que la loi du silence existe dans le milieu. J'ai bien peur que Michel n'y perde son temps. D'ailleurs, je suis persuadé qu'il y avait une tête dirigeante au-dessus de Roussard et de ses complices. Ce doit être un type haut placé dans la pègre. Ce n'est pas de mes affaires, direz-vous, mais si Beaulac se montre trop curieux, il peut s'attirer bien des ennuis.

Le Manchot écoutait son nouveau collaborateur d'une oreille distraite. Brusquement, il se leva.

– Assez de temps perdu en vaines discussions. Il nous faut passer à l'action. Vous dites pouvoir obtenir la photo d'Irène Fargue ?

– Oui, j'ai bien des amis à la centrale.

– Appelez-les immédiatement. Il nous faut les photos au plus tôt. N'oubliez pas que déjà, la police doit être au travail.

Le Manchot avait parfaitement raison.

*

Répondant à l'appel du sergent Léveillé, une voiture-patrouille s'était présentée à la maison de rapport et on n'avait pas tardé à découvrir le cadavre de la suppliciée.

Prévenu, l'inspecteur Bernier dépêcha sur les lieux de la tragédie des enquêteurs, des experts en empreintes digitales, un photographe, un médecin, etc.

Le travail fut rapidement distribué. Pendant que les experts en empreintes digitales examinaient chaque coin des différentes pièces, le photographe enregistrait tout sur sa pellicule. Quant aux enquêteurs, ils avaient déjà commencé à interroger le concierge, les voisins de palier, et même les locataires des maisons voisines.

Le sergent-détective Sirois ordonna aux experts :

– Sitôt votre travail terminé, faites-le-moi savoir. Il faudrait prévenir la morgue, puis commencer à fouiller dans ces nombreux papiers.

Déjà, la police avait pu faire un rapprochement entre la mort d'Irène Fargue et celle d'Yvon Roussard.

– Curieux que ce meurtre ait été commis quelques heures seulement après la mort de Roussard.

– Je veux tout savoir sur Roussard, déclara Sirois. Si je me souviens bien, il a été mêlé au fameux vol de quatre millions, il y a

quelques années ?

Un enquêteur l'approuva.

– Je me souviens de cette affaire, je faisais partie de l'escouade des vols à ce moment.

– Qui était chargé de l'enquête ?

– Le sergent-détective Léveillé. Mais il est à sa retraite depuis plus d'un an.

– Les bijoux n'ont jamais été retrouvés ?

– Jamais.

Enfin, les experts en empreintes digitales avaient terminé leur tâche et la voiture de la morgue put venir prendre livraison du cadavre. Sirois recevait les rapports des hommes qui avaient interrogé les autres locataires de la bâtisse. Ce n'était guère encourageant.

– Ceux qui étaient dans la maison aujourd'hui, et ils sont très peu nombreux, n'ont ner. entendu, n'ont rien vu. Le concierge est entre deux vins et il divague.

Sirois voulut en savoir plus long sur ce dernier.

– Pourquoi dites-vous qu'il divague ?

– Il mélange tout. Il dit qu'un homme est venu l'interroger sur une dénommée Irène, mais selon lui, ça ne fait même pas une heure. Or, le médecin dit que la mort remonte à plus de deux heures.

– Il se peut fort bien qu'une tierce personne nous ait précédés ici, fit Sirois. N'oubliez pas que celui qui a téléphoné à la police a refusé de se nommer. Oui, d'après moi, quelqu'un a fait la découverte avant nous. Mais qui ? Et pourquoi cette personne nous a-t-elle prévenus ?

Déjà, le sergent-détective avait tiré ses conclusions.

– Irène Fargue était la maîtresse de Roussard. Ce dernier décédé, elle devait être la seule personne à savoir où se trouvait la marchandise volée. On a tenté de la faire parler. Mais quelqu'un d'autre est sur cette affaire, j'en mettrais ma main au feu. Peut-être que la compagnie d'assurances a décidé de rouvrir l'enquête...

Et il ordonna :

– Essayez d’avoir une bonne description de l’homme qui a posé des questions sur Irène Fargue.

*

Pendant ce temps, Léveillé avait réussi à rejoindre Hubert Juliette, un de ses amis de lescouade des vols à main armée.

– Je vais regarder dans le dossier. Espérons qu’il y a plus d’une photo. Autrement, si je la fais disparaître et qu’on le découvre, je risque une suspension, tu le sais comme moi, Jean-Guy. Je fais des recherches et je te rappelle.

– Merci bien.

Dix minutes plus tard, Hubert Juliette téléphonait à Léveillé.

– Tu es chanceux, Jean-Guy. Il y avait trois photos d’Irène Fargue dans le dossier. J’ai pu subtiliser la meilleure. Qu’est-ce que j’en fais ?

– Mets-la sous enveloppe. Je vais passer au bureau, pour saluer des camarades. J’aurai un porte-documents en cuir. Je le laisserai sur un fauteuil. Pendant que je causerai avec les autres, tu glisseras l’enveloppe dedans.

– O.K. Je te laisse, je dois retourner au bureau. Je suis sorti pour te téléphoner et si je m’absente trop longtemps, ça paraîtra louche.

Léveillé quitta immédiatement le bureau de l’agence pour se rendre à la centrale. Sans le dire, le Manchot sortit quelques secondes derrière lui.

Il grimpa dans sa voiture et prit exactement la même direction. Mais vingt minutes plus tard, il était de retour à son bureau. « Léveillé avait raison, pensait-il. On l’a suivi jusqu’à la centrale. »

Le Manchot avait relevé le numéro de la plaque de l’automobile qui avait suivi celle de Léveillé. Il se mit immédiatement en contact avec le bureau des permis et, grâce au système de classification par ordinateur, on ne tarda pas à lui donner le renseignement désiré.

– Cette voiture appartient à la compagnie d'assurances Protecto.

– Je vous remercie.

Songeur, le Manchot raccrocha. Cette réponse le surprenait. « D'un autre côté, les enquêteurs, apprenant la mort de Roussard, ont sans doute décidé de surveiller l'appartement de sa maîtresse. Ils ont vu Léveillé, se sont sans doute rendu compte qu'il avait demandé des renseignements sur Irène et ont décidé de le suivre, ignorant qui il était. »

Voulant en avoir le cœur net, il décida de se mettre en communication avec la compagnie d'assurances.

– Ici le détective privé Robert Dumont, mademoiselle. Je voudrais un renseignement. Il y a quatre ans, la compagnie d'assurances Protecto avait comme client la bijouterie Centy qui fut victime d'un vol de près de quatre millions. Je voudrais savoir si l'enquête de la compagnie, sur cette affaire, n'aurait pas été rouverte, récemment.

– Un instant, monsieur, je m'informe.

Le Manchot commençait à s'impatienter. Il poireautait sur la ligne depuis plus de trois minutes. La fille semblait l'avoir oublié. N'en pouvant plus, il raccrocha d'un geste rageur et composa de nouveau le numéro.

– Mademoiselle, ici le détective Robert Dumont, j'ai appelé tantôt et...

– Je sais, monsieur, je vous ai demandé d'attendre. On était en train de faire des recherches. Quand j'ai voulu vous parler, vous aviez raccroché.

– Excusez-moi.

– Un instant, je vous passe mademoiselle Deroy.

– Merci.

Sylvette Deroy occupait le poste de gérant général de la compagnie. Elle voulut savoir pour quelle raison le Manchot désirait obtenir ces informations.

– Je regrette, mademoiselle, mais je ne puis vous donner beaucoup de détails. Disons que j'ai un client qui s'intéresse à cette

affaire. Vous comprenez que, dans mon métier, je suis tenu au secret professionnel,

– Et moi, répondit assez sèchement la fille, je n'ai pas à donner de renseignements à un inconnu, surtout au téléphone.

– Vous pouvez me rappeler à mon bureau, mademoiselle. Vous pouvez également vérifier auprès de la police. Je possède un permis et...

– Je vous crois. Écoutez, monsieur Dumont, je suis très peu au courant de cette affaire. J'étais directrice d'une autre région au moment de ce fameux vol. Je sais que ça nous a coûté très cher, ç'a même failli mettre notre compagnie en faillite. Vous avez sûrement, tout comme nous, appris la mort de monsieur Yvon Roussard, un homme qu'on soupçonnait d'avoir participé au vol. Ce monsieur Roussard devait sûrement savoir où ont été cachés les bijoux. Il est donc normal que l'on suive l'affaire de près.

– Laissez-vous entendre par là que vous avez demandé à certains de vos enquêteurs spéciaux de surveiller, disons, des amis de Roussard ?

La jeune femme hésita. Elle n'osait pas dévoiler toutes ses batteries.

– Pour nous, le dossier n'a jamais été fermé, monsieur Dumont. Nous espérons, un jour, retrouver ces bijoux et pouvoir être remboursés de la perte que nous avons subie. Nous sommes aux aguets, c'est réellement tout ce que je puis vous dire.

Le Manchot en savait assez. Il était clair que les enquêteurs de la compagnie étaient au travail.

Après avoir raccroché, il songea : « Si nous voulons toucher cette récompense, il va nous falloir agir rapidement. Cette affaire devient une véritable course au trésor. Les voleurs, la police officielle, la compagnie d'assurances et nous : tout ce monde-là est à la recherche des bijoux. Il nous faut sortir vainqueurs de cette chasse ; autrement, nous aurons perdu beaucoup de temps... et d'argent. »

Et ça, l'agence de détectives privés « Le Manchot » ne pouvait se le permettre.

*

Le sergent-détective Sirois entra dans le bureau de son chef, l’inspecteur Bernier.

– Vous m’avez fait demander ?

– Oui, sergent, C’est vous qui vous occupez de l’enquête sur la mort de cette fille, Irène Fargue ?

– Oui.

– Je viens de recevoir un rapport confidentiel du bureau des empreintes digitales, fit Bernier.

Sa voix se fit plus dure.

– Et l’on m’a dit que vous aviez une copie de ce dossier.

Sirois jeta un coup d’œil sur la feuille.

– Oui, j’en ai une copie.

– Qu’avez-vous fait ?

– J’ai envoyé un de mes hommes chez l’ex-sergent Jean-Guy Léveillé, j’attends des nouvelles.

L’inspecteur éclata :

– Il me semble que tu as suffisamment d’années de service, Roland, pour savoir qu’il faut agir plus rapidement que ça. Ici, je suis obligé de tout enseigner, de A jusqu’à Z, même aux policiers qui ont plusieurs années de service.

– Mais...

– Ferme-la ! Tu répondras quand je te questionnerai.

En colère, Bernier non seulement tutoyait tous ses hommes, mais aussi il se montrait souvent très grossier et jamais il ne tolérait de réplique. Pour être dans ses bonnes grâces, il fallait savoir plier l’échine et toujours dire comme lui.

Maintenant, Bernier se promenait de long en large. Il hurlait presque.

– C’est du joli. On a trouvé, dans l’appartement d’une fille sauvagement massacrée, des empreintes digitales. Et ces empreintes ont été découvertes grâce à la perspicacité de nos hommes. L’assassin a tout effacé, mais il a oublié deux choses. Il avait touché à la poignée de la porte de la chambre et au siège du bol de toilette.

L’inspecteur se planta devant le sergent-détective.

– Et qu’est-ce qu’on découvre ? poursuivit-il. Que ces empreintes appartiennent à un ex-policier, un policier, aujourd’hui à sa retraite et qui se trouve justement être l’homme qui a dirigé l’enquête sur un vol de près de quatre millions, commis il y a quatre ans. Et vous, ça ne vous bouleverse pas plus que ça. Vous demandez à un de vos hommes de se rendre chez Léveillé pour lui poser quelques questions radines... Comme si de rien n’était !

– Mais pas du tout. J’ai demandé à cet homme d’accompagner Léveillé au poste, et je l’interrogerai moi-même. S’il refuse de venir, je ferai lever un mandat contre lui. Je n’ai pas osé le faire immédiatement...

Sirois hésita.

– Pourquoi ?

– J’ai bien connu Léveillé. Il n’est sûrement pas mêlé à cette affaire. Il a toujours été un policier honnête et...

– De la pitié, s’écria Bernier en levant les deux bras en l’air. Un policier n’a pas le droit d’en avoir. L’amitié, ça ne doit pas exister dans notre milieu. Moi, je n’ai pas perdu de temps, en recevant ce rapport.

L’inspecteur commençait à se calmer. Il retourna à son bureau, prit le rapport dans sa main et secoua la feuille sous le nez de Sirois.

– Vous savez ce que j’ai fait ? J’ai immédiatement appelé chez Léveillé. Je ne me suis pas nommé, j’ai demandé à lui parler. C’est son épouse qui a répondu. Léveillé n’était pas là et j’ai appris qu’il travaillait. J’ai immédiatement fait lever un mandat contre lui. Je n’ai pas attendu d’avoir d’autres rapports, moi.

Il y eut un long silence. Bernier s’assit à son bureau.

– Vous ne dites rien ?

– Inspecteur, je ne veux pas critiquer votre travail, loin de là. Mais si vous avez fait lever un mandat contre Léveillé, c'est que vous avez sûrement appris autre chose. Léveillé correspond parfaitement à la description de l'homme faite par le concierge. Donc, il est entré dans l'appartement de la fille Fargue, mais une heure après le meurtre.

– Je sais.

– Alors, pourquoi lever un mandat contre lui ? Je suis persuadé que Jean-Guy viendra nous trouver de lui-même s'il sait que nous voulons l'interroger.

Bernier bondit sur ses pieds.

– Ah ! c'est ce que tu crois ? Eh bien, moi, je suis prêt à te parier le contraire, Sirois. Tiens-toi bien. Tu sais ce que fait Léveillé, maintenant ? Tu sais pour qui il travaille ?

– Non.

– Pour Dumont ! Pour Robert Dumont et sa bande d'amateurs. Ce maudit manchot ne nous a jamais aidés, au contraire, il met toujours des bâtons dans les roues de la police officielle. Eh bien, cette fois, nous avons gagné la première manche et je compte bien mettre la main au collet de Léveillé avant même que le Manchot n'apprenne que nous le cherchons. Si Léveillé a commis une erreur, s'il a fait une couple d'oublis, il paiera pour et ce n'est pas un policier amateur, et infirme par-dessus le marché, qui nous empêchera de faire notre devoir.

V

Un habile détective

Après avoir obtenu la photo d'Irène Fargue, le sergent Léveillé était revenu au bureau du Manchot.

– Rita, faites-moi une dizaine de photocopies de cette photo, ordonna le Manchot.

Dumont fit entrer son collaborateur dans son bureau.

– Vous n'avez plus à vous inquiéter, Jean-Guy. Je ne vous avais pas prévenu, mais quand vous êtes parti d'ici, je vous ai suivi.

– Mais pourquoi ?

– Pour savoir si on vous surveillait.

Légèrement vexé, Léveillé remarqua :

– Vous auriez pu me prévenir.

– Non, je préférais que vous n'en sachiez rien. Je ne voulais pas que vous changiez quoi que ce soit à votre attitude.

– Et personne ne me suivait ? Pourtant...

– Vous aviez eu une très bonne intuition. Oui, on vous surveille de près, mais vous n'avez rien à craindre. Ce sont des enquêteurs de la compagnie d'assurances Protecto. Quand ils ont appris la mort de Roussard, ils ont décidé de surveiller Irène Fargue. À la compagnie, on ignore que la fille a été tuée. Mais on vous a vu vous rendre à son appartement. Alors, on a décidé de s'occuper de vous : c'est aussi simple que ça.

Rita apparut dans la porte. Les photos étaient prêtes. Michel Beaulac était absent, mais par contre, le détective Lacaille et Candy étaient là. Le Manchot les fit venir dans son bureau.

Il leur remit à chacun une photo d'Irène Fargue.

– Nous allons nous présenter à toutes les banques de la ville, s'il le faut, même si ça doit prendre plusieurs jours.

Il s'avança vers une énorme carte de l'île de Montréal qui ornait un mur du bureau.

– Nous allons commencer par le Plateau Mont-Royal. Nous prendrons chacun un secteur et, petit à petit, nous élargirons notre cercle.

– Que cherchons-nous exactement ? demanda Lacaille.

– Une fille, qui peut s'appeler Irène Fargue, Irène Roussard ou encore Irène Dubois, a loué un coffret de sûreté. Pour louer un coffret, il faut un compte de banque. Vous avez la photo de la fille par surcroît – mais je doute qu'elle vous soit bien utile. Je veux savoir dans quelle banque se trouve ce coffret de sûreté.

Léveillé l'interrompit.

– Écoutez, Dumont, même si nous retrouvons la banque, même si nous avons le numéro du coffret, jamais nous ne pourrons le faire ouvrir. Ça prend une autorisation spéciale, surtout si la cliente est morte. On est très sévère de ce côté-là.

– Nous aviserons en temps et lieu. Trouvez-moi le nom de la banque et, si possible, le numéro du coffret et je me charge de le faire ouvrir. Nous avons déjà perdu trop de temps.

– Alors, fit Lacaille, nous divisons le secteur en quatre parties ?

– Oui, dès que Michel Beaulac arrivera, il s'attaquera au quatrième secteur. Quant à moi, je désire rencontrer l'ancien propriétaire de la bijouterie Centy. Je veux également poser quelques questions à la direction de la compagnie d'assurances.

Puis, se tournant vers Léveillé, il crut bon d'expliquer son intention :

– Je sais que vous étiez chargé de l'enquête, il y a quatre ans, Léveillé. Je sais également que vous faisiez un excellent travail. Mais certaines choses peuvent avoir été oubliées. Quand j'enquête sur une cause, j'aime bien à y être immergé et, pour ça, il n'y a qu'un moyen : il faut recommencer au tout début.

Candy était prête à partir.

– Une seconde, fit le Manchot. Appelle Rita assez régulièrement. Lorsque les policiers auront quitté la maison où demeurait Irène Fargue, je veux que tu ailles poser quelques questions aux autres locataires, aux voisins, au concierge. Tu n'as qu'à te faire passer pour une journaliste. D'ailleurs, il y en a sûrement qui iront fureter dans le coin. Glane tous les renseignements que tu pourras.

– Je croyais que cette affaire de banque, c'était urgent.

– Ça l'est, oui, mais nous sommes présentement les seuls à savoir qu'il y a quelque part, dans un coffret de sûreté, une enveloppe laissée par Roussard, une sorte de testament à n'ouvrir qu'après sa mort. Mais, maintenant qu'Irène Fargue a été assassinée, il est aussi important pour nous de découvrir qui l'a tuée. Nous ne mettrons la main sur cette enveloppe que lorsque les coupables seront sous les verrous. Autrement, le risque serait beaucoup trop grand.

Les deux ex-policiers et la statuesque Candy s'entendirent donc pour se diviser les secteurs et se mirent immédiatement au travail. Quant au Manchot, il alla trouver Rita, sa secrétaire.

– Alors, vous avez fait des recherches sur la bijouterie Centy ?

– Oui.

Elle prit son bloc-notes.

– Fondée en 1927 par monsieur Wilfrid Centy. Au début, c'était une simple boutique. Cinq ans plus tard, ça devenait une des grosses bijouteries de Montréal. Monsieur Centy a ensuite fondé une sorte de coopérative. D'autres succursales se sont ouvertes au Québec, une en Ontario, une à New York, également. Wilfrid Centy est mort en 1963. C'est son fils Gaston qui est devenu président de la compagnie. En 1978, il décidait de se départir de ses parts, de se retirer des affaires. Par la suite, la compagnie a été vendue. On s'est débarrassé de certaines succursales. Aujourd'hui, c'est devenu la bijouterie Watson. Il n'y a que trois grosses succursales, une à Montréal, l'autre à Toronto et la troisième à New York. Je n'ai pas eu la confirmation, mais je crois que ce sont des Américains qui possèdent la majorité des actions de la compagnie.

Le Manchot félicita sa secrétaire. Elle avait fait de l'excellent travail. Rita lui tendit une feuille.

– Voici l'adresse de monsieur Gaston Centy. Il habite Pointe-Claire. Je me suis permis de loger un appel. On l'attend chez lui vers la fin de la journée.

– Bon, je passerai le voir.

Avant de partir, le Manchot donna ses instructions à sa secrétaire. De temps à autre, elle devait appeler le concierge de la maison où habitait Irène Fargue.

– Faites-vous passer pour une journaliste. Quand vous aurez la certitude que la police a abandonné toute surveillance, vous le direz à Candy ; elle va vous téléphoner à intervalles réguliers.

– Les policiers ne condamnent-ils pas un appartement quand il y a eu meurtre ? demanda Rita.

– Oui, on met des scellés sur la porte. Mais Candy n'a pas à visiter l'appartement de la victime. Elle sait exactement ce qu'elle doit faire. Quant à moi, vous pourrez me rejoindre dans ma voiture ou en vous servant du « bell-boy». Si Michel appelle, demandez-lui de revenir au plus tôt. Je laisse une enveloppe sur mon bureau, à son intention. Cependant, si dans l'affaire Fargue ou Roussard vous apprenez du nouveau, mettez-le au courant.

*

Le détective Lacaille frisait la soixantaine. Au dire de Michel Beaulac, il travaillait lentement.

– Y est pas vite sur ses patins, avait-il dit au Manchot.

– Je suis d'accord avec toi, Michel, mais c'est un homme méthodique ; il est habile et ne laisse absolument rien au hasard.

Aussi Lacaille avait adopté une méthode bien à lui pour rechercher le fameux coffret de sûreté. Tout d'abord, il fit un relevé de toutes les banques se trouvant dans le secteur qu'il devait visiter.

– Bon, il y a des Caisses Populaires, des Banques de Commerce, des Banques Nationales. Ce sont les plus nombreuses. Je vais commencer par une caisse.

Quelques minutes plus tard, il entrait dans le bureau du gérant d'une Caisse Populaire. Se faisant passer pour un notaire, il avait fait comprendre à un commis qu'il était très important et urgent qu'il puisse voir le gérant.

– Je suis le notaire Lacaille, dit-il, tendant une carte au gérant. (Mais sur cette carte, il n'y avait que son nom et un numéro de téléphone, rien d'autre.)

– Une de mes clientes est décédée, dit-il. Cette femme avait une curieuse manie. Elle était assez riche, elle ouvrait des comptes de banque un peu partout et souvent sous des noms d'emprunt. J'ai pu retracer quelques-uns de ses comptes. Je sais également qu'elle possédait un coffret de sûreté, mais j'ignore où. C'est peut-être ici, peut-être dans une autre caisse du quartier. Pourriez-vous me dire si ma cliente avait un compte ici ?

Il tendit une petite feuille.

– Elle s'est toujours servie du même prénom. Voici les trois noms de famille qu'elle employait régulièrement.

– Un instant, ce ne sera pas trop long, notaire. Si vous voulez attendre à l'extérieur de mon bureau, on vous donnera le renseignement bientôt.

– Vous êtes bien aimable... mais j'aurais un autre service à vous demander.

– Lequel ?

Lacaille esquissa un sourire, comme s'il avait été mal à l'aise.

– Je ne suis plus très jeune, je souffre d'arthrite et je n'ai pas l'intention de me promener toute la journée. Si cette demoiselle Irène n'a pas de compte ici, serait-il possible de vérifier avec les succursales des environs ? Vous me rendriez un fier service.

Le gérant se montra bon prince.

– Ordinairement, avoua-t-il, mes employés sont trop occupés pour rendre ce genre de service, mais une fois n'est pas coutume, n'est-

ce pas, notaire ?

Lacaille lui serra la main avec vigueur.

– Je vous remercie, vous êtes bien aimable.

Quelques instants plus tard, Lacaille apprenait qu'Irène Fargue-Roussard ou Dubois n'avait aucun compte à cette caisse et à la demande du gérant, une employée appela les succursales des environs.

– Je regrette notaire, mais on a dû mal vous renseigner. Ce n'est pas dans une caisse que cette demoiselle possédait un coffret de sûreté.

Avant de sortir de la succursale, Lacaille, un sourire malicieux au coin des lèvres, raya six noms de sa liste.

– Le grand Beaulac dit toujours que je travaille lentement, mais il faut de la méthode. Je suis certain que ni la Candy, ni Léveillé ne sont plus avancés que moi... Et je n'ai pratiquement pas fatigué mes vieilles jambes.

Il monta dans sa voiture et, cette fois, se dirigea vers une succursale de la Banque Nationale. Il employa le même manège. Son air bonasse, son sourire timide avaient beaucoup de succès. Et là encore, ce fut une employée de la banque qui fit le travail pour lui.

– Eh bien, notaire, vous allez être content.

La figure de Lacaille s'illumina d'un sourire.

– Ne me dites pas que vous avez pu retrouver ce coffret ?

– Oui. Vous aviez raison, mademoiselle, Fargue a pris le nom d'Irène Dubois. Elle possède un compte de banque et un coffret de sûreté.

Et l'employée donna l'adresse de la succursale.

– Je puis même vous dire que le numéro du coffret de sûreté est 461. Vous possédez la clef ?

– Non, malheureusement.

– Alors, notaire, il vous faudra un ordre de la cour pour le faire ouvrir. Vous le savez, n'est-ce pas ?

– Oui, ma belle enfant. Je suis dans le métier depuis de nombreuses années, tu sais.

Et en sortant de la banque, Lacaille jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Hé, hé, je vais leur montrer, à ces jeunes, de quelle façon on travaille. En moins d'une heure, j'ai accompli ce que le Manchot considérait comme une mission impossible.

*

– C'est Candy. Rien de nouveau, Rita ?

– Oui. J'ai rejoint le concierge. Les policiers ont quitté la maison. Vous pouvez donc y aller tout de suite.

– Je m'y rends. J'ai fait cinq banques et j'ai rien trouvé au nom de cette Irène. On serait aussi bien de chercher une aiguille dans une meule de foin. Si j'apprends quelque chose d'intéressant, je rappelle.

Rita raccrocha. Mais, presque aussitôt, le téléphone sonna de nouveau.

– Agence de détectives privés « Le Manchot ».

– J'aimerais à parler à Jean-Guy Léveillé.

– Il est absent.

C'était une voix d'homme. Le type semblait nerveux.

– Savez-vous où je pourrais le trouver, mademoiselle ? C'est très urgent.

– Je regrette, mais j'ignore moi-même où il se trouve. Peut-il vous rappeler ? Il se rapportera sûrement.

– Non, il ne doit pas me rappeler... Surtout pas. Je prends présentement de très gros risques... Écoutez, pouvez-vous lui transmettre un message de ma part ?

– Certainement.

– Dites-lui que son ami, Hubert Juliette, a appelé. Bernier a fait lever un mandat contre Jean-Guy.

– Quoi ?

– On a trouvé des empreintes de Léveillé dans l’appartement de la fille. C’est tout, mademoiselle. Faut que je vous laisse.

Et brusquement, le policier raccrocha. Immédiatement, Rita tenta d’entrer en contact avec le Manchot en téléphonant dans sa voiture. Personne ne répondit. Elle décida d’employer le « bell-boy ».

*

Gaston Centy pouvait avoir dans la cinquantaine. Il habitait un magnifique bungalow. C’est avec un plaisir évident qu’il reçut le Manchot.

– Je croyais cette affaire de vol morte et enterrée. Il y a longtemps que la compagnie d’assurances a payé.

– Je sais. Mais, aujourd’hui, on croit pouvoir retrouver les bijoux. Centy l’arrêta :

– Écoutez-moi bien monsieur Dumont. J’ai vendu toutes mes actions, la bijouterie a changé de nom. Moi, j’ai cessé toute activité dans ce secteur. Vous savez que cette affaire a failli me tuer ?

– Je l’ignorais.

– Pendant des semaines, les policiers ont questionné mes employés. La compagnie d’assurances avait également des enquêteurs. On a cru, pendant longtemps, qu’un haut cadre de la maison faisait partie de la bande des voleurs. Si je vous disais que moi, le président, on m’a questionné comme si j’avais été un suspect. Les policiers sont tous des imbéciles. Quel intérêt aurais-je eu à voler pour quatre millions de ma propre bijouterie ? Non mais, vous me voyez, moi, m’acoquiner avec des criminels ? Tout à fait ridicule. Cette affaire m’a tellement épuisé que j’ai fait un infarctus. J’aurais pu y laisser ma vie. Aussi, quand j’en ai eu la chance, j’ai vendu tout le « business ». Aujourd’hui, je fais la belle vie. D’ailleurs, mon médecin me défend de travailler... Mais il ne m’empêche pas de jouir de la vie.

– Vous êtes marié ?

Le gros homme éclata de rire.

– Ai-je l’air si imbécile que ça ? Non, monsieur : garçon, toujours garçon ! Me marier, pourquoi ? Toutes les femmes que j’ai connues ne s’intéressaient qu’à mon argent. Quand on est riche, c’est un grave problème, vous savez. On ne sait jamais si on est aimé pour soi ou pour ses « bidous ». Alors, quand je m’ennuie, je me paie les plus belles filles du monde et quand je suis fatigué de l’une d’elles, eh bien, je la congédie, comme une employée. J’ai visité l’Europe avec un mannequin, j’ai passé un mois dans le Sud avec une vedette de cinéma...

Le Manchot se leva brusquement. Il venait d’entendre le signal d’appel de l’appareil placé dans sa poche.

– Vous permettez que je téléphone à mon bureau ?

– Faites, faites. Un instant, je vais composer pour vous. Avec une seule main, ce n’est pas facile.

Mais le Manchot, le devançant, avait pris dans sa main gauche le récepteur sur lequel les doigts de sa prothèse s’étaient refermés le plus naturellement du monde.

Rita le mit au courant du message du policier Hubert Juliette.

– Merci, je vous transmettrai des ordres tout à l’heure.

Et, sans plus s’attarder, le détective quitta la chic demeure de Centy. De sa voiture, il rappela au bureau.

– Écoutez-moi bien, Rita. Jean-Guy va sûrement vous téléphoner pour savoir si ses collègues ont découvert quelque chose. Mettez-le au courant de l’appel de Joliette. Surtout, qu’il n’aille pas se mettre entre les pattes des policiers. Qu’il se loue une chambre quelque part, sous un faux nom. Dès qu’il l’aura louée, qu’il vous appelle pour vous donner l’adresse. Je connais trop bien Bernier. Si Léveillé lui tombe entre les mains, l’inspecteur se servira de lui pour nous causer des tas d’ennuis.

Et le Manchot décida de retourner immédiatement au bureau. Les événements se précipitaient, la situation risquait de s’envenimer. « Et dire que nous travaillons pour une récompense que nous ne toucherons peut-être jamais ! »

En arrivant au bureau, le Manchot reconnut la voiture de Michel Beaulac, stationnée devant la porte. En le voyant entrer, le jeune policier s'écria :

– Enfin, vous voilà, torrieu ! Il est temps...

– Qu'est-ce que tu as, toi ?

Le jeune détective tenait à la main le message que lui avait livré le Manchot.

– Vous me confiez du travail et voilà que tout est changé. Je crois que Rita est en train de devenir folle. Le sergent a téléphoné et elle lui a ordonné d'aller se cacher, puis de rappeler. Moi, vous me demandez de fouiller les banques, de chercher un coffret de sûreté, mais Lacaille l'a déjà trouvé.

– Quoi ?

– Rita sait plus où donner de la tête. Il était temps que vous reveniez.

Le Manchot s'approcha de la jeune secrétaire qui lui fit un rapport complet.

– Lacaille sera ici dans quelques minutes. Léveillé a reçu le message, je lui ai transmis vos ordres. Il va se louer une chambre et vous rappeler. Il dit qu'il prendra ses précautions, car il est certain qu'on le suit encore... Quant à Candy, elle doit être rendue à la maison du meurtre, en train d'interroger les gens.

Le Manchot fit signe à Michel de le suivre.

– Je vais te conter ce qui s'est passé depuis que tu as quitté le bureau.

– En tout cas, j'ai l'impression que vous n'avez pas perdu de temps.

Robert Dumont mit son assistant au courant de tout ce qu'il savait.

– Dans sa grande nervosité, Léveillé a oublié d'effacer toutes ses empreintes, et maintenant la police le recherche.

Puis, le Manchot décida d'établir un plan de travail.

– Toi, Michel, tu vas immédiatement aller voir tes amis de la pègre. Ils connaissent sûrement les complices de Roussard. Sois très prudent. Tu sais que, dans le milieu, c'est la loi du silence. Tu prends de l'expérience, je suis persuadé que tu sauras bien t'en tirer. Présentement, Candy enquête à la maison d'Irène Fargue. Léveillé devrait nous donner des nouvelles sous peu. Il faut qu'il demeure dans l'ombre. Quand Lacaille arrivera avec sa découverte, nous essaierons de faire ouvrir le coffret. Peut-être qu'enfin nous pourrons savoir où se trouvent les fameux bijoux. Présentement, nous tournons en rond. Les complices de Roussard ont perdu la tête et sont prêts à commettre d'autres meurtres. Quatre millions sont en jeu, il ne faut pas l'oublier.

Michel partit bientôt, promettant au Manchot de lui téléphoner régulièrement pour le tenir au courant. Robert Dumont savait qu'en enquêtant sur cette affaire dans le milieu de la pègre, le jeune Beaulac plaçait sa tête sous la guillotine.

Le détective allait quitter son bureau pour rencontrer un ami, gérant de banque, afin de savoir comment faire ouvrir le fameux coffret, lorsque le téléphone sonna.

– C'est pour vous, monsieur Dumont. Une dame qui refuse de se nommer. Elle dit que c'est important.

Le Manchot décrocha le récepteur.

– Ici Robert Dumont.

– C'est vous, le détective manchot ?

– Oui, madame.

– Mon nom est Églantine Dubois. J'ai reçu un appel de ma sœur Irène, hier. Je viens tout juste d'apprendre la terrible nouvelle.

Elle cherchait à réprimer les sanglots qui roulaient dans sa gorge.

– Irène m'a dit que... s'il lui arrivait quelque chose, il me fallait entrer en communication avec vous. Je ne sais pourquoi...

Le Manchot ne pouvait cacher sa surprise.

– Irène Dubois est donc son nom véritable ? Je croyais que c'était Irène Fargue.

– Non, Fargue, c’est le nom qu’elle a pris quand elle est devenue danseuse nue. Je ne voyais plus Irène, je désapprouvais sa conduite. Je savais qu’elle vivait en concubinage avec un criminel. Je n’avais pas eu de ses nouvelles depuis plus d’un an. Je suis sa seule parente. Je me disais qu’un jour, tout ça tournerait mal...

– Où demeurez-vous, mademoiselle ?

– J’habite Saint-Dominique, près de Saint-Hyacinthe. Je suis mariée, je porte le nom de Letendre ; mon mari s’appelle Gratien.

– Madame Letendre, ne bougez pas de chez vous. Si la police, ou encore des journalistes ou certaines autres personnes vous questionnent, pas un mot. Vous n’avez pas entendu parler de votre sœur depuis un an, compris ?

– Vous viendrez bientôt ?

– Le plus tôt possible.

Le Manchot raccrocha. Enfin, la chance lui souriait. Sitôt qu’il aurait vu le gérant de banque, il se rendrait à Saint-Dominique. Peut-être que la sœur d’Irène en savait plus long qu’elle n’avait voulu le dire au téléphone.

Enfin, Lacaille arriva au bureau, il raconta à son nouveau patron comment il s’y était pris pour découvrir rapidement l’endroit où se trouvait le fameux coffret.

– Qu’est-ce que je fais, maintenant ? demanda l’habile policier.

– Vous demeurez ici, Lacaille. Rita est débordée, elle reçoit continuellement des rapports concernant cette affaire. Vérifiez tout, triez, ne gardez que le plus important. Je vous fais confiance. Léveillé appellera. Dites-lui de demeurer caché. Si nous avons besoin de lui, nous le contacterons.

Le Manchot jeta un coup d’œil sur sa montre. Son regard s’assombrit. Plus d’une heure s’était écoulée depuis qu’on avait demandé à Léveillé de se retirer dans un motel ou une maison de chambres et de téléphoner au bureau.

– À moins que la police l’ait déjà capturé... Pourtant non ! J’aurais déjà eu des nouvelles de Bernier. Il aurait eu trop de plaisir à me mettre dans le pétrin.

Il n’osait pas l’avouer, mais le silence de Léveillé l’inquiétait. Ça ressemblait étrangement à une disparition et le Manchot craignait le pire.

VI

La situation se complique

Candy avait eu de la difficulté avec le concierge. Passablement ivre, au lieu de répondre aux questions de l'aguichante blonde, l'homme avait passé son temps à lui faire des propositions malhonnêtes.

– J'en sais peut-être plus long que ce que je veux en dire... Peut-être que je pourrais vous révéler des secrets... Une belle fille comme vous, ça doit avoir le tour d'arracher des secrets... Y a bien des manières. J'ai l'impression que, dans le lit, avec vous, le temps doit passer vite en maudit... Et puis, l'amour, ça vous dégèle la mémoire en sacrifice.

Il avança sa main pour toucher aux seins plantureux de Candy, mais il reçut aussitôt sur le poignet un coup sec du tranchant de la main.

– Bas les pattes, le père ! La prochaine fois, je vous préviens, je frapperai plus fort... et plus bas. Moi, tout ce que je désire, c'est vous éviter un petit voyage à l'urgence de l'hôpital.

Tout en se frottant le poignet, le bonhomme murmura :

– Fâchez-vous pas. Vous entendez pas à rire ? Je vous dis que je sais rien, c'est clair ? Et tous ceux qui habitent la bâtisse travaillent à l'extérieur.

– Tous ?

– Y a ben le « pouilleux » qui bouge jamais de sa chambre. Mais lui, y voit rien, y entend rien...

– Sourd et muet ?

Le bonhomme éclata de rire.

– Non, mais c'est à peu près pareil. Il se dit écrivain, journaliste, j'sais pas trop... Mais une chose que je peux vous dire, c'est qu'il moisira pas longtemps dans la bâtisse. Y est toujours en retard dans son loyer, il me parle toujours en « tarmes », j'comprends pas la moitié de ce qu'il me dit. Pour moi, y est mûr pour l'asile.

– Savez-vous si la police l'a interrogé ?

– J'pense pas. Y répond jamais à la porte ; y fait toujours comme si y était pas chez lui. En tout cas, il s'est pas montré la binette. Même à vous, il ouvrira pas.

Candy changea d'attitude et se montra beaucoup plus souriante.

– Et si vous m'accompagniez ?

– À moi, il ouvre tout le temps. Y a assez peur que je le maudisse à la porte.

– Montez avec moi, faites-le ouvrir. Quand je l'aurai questionné, je reviendrai vous voir. Je suis capable de me montrer gentille pour quelqu'un qui me rend service.

Le bonhomme bondit vers la porte. Ses yeux brillaient, ses mains tremblaient légèrement.

– Allons, venez avec moi.

Comme Candy allait sortir, il l'attira dans ses bras. L'homme empestait l'alcool. Candy eut un haut-le-cœur, mais elle l'embrassa quand même du bout des lèvres.

– Soyez raisonnable, vous le regretterez pas.

Mais elle songeait : « Tu vas poireauter longtemps, mon bonhomme. »

L'appartement du phénomène dont parlait le concierge était voisin de celui d'Irène Fargue. Le concierge frappa deux fois à la porte. Ne recevant pas de réponse, il cria :

– C'est le concierge, ouvrez-moi tout de suite, faut que je vous parle.

Quelques instants plus tard, on entendit du bruit, puis la porte s'entrouvrit.

– Qu’est-ce que c’est que tout ce boucan ? Vous troublez ma solitude. J’étais en méditation. Votre intrusion intempestive va faire fuir à jamais l’inspiration ! Philistins !

Candy poussa brusquement la porte. L’homme qui se trouvait devant elle était la plus parfaite image d’un hybride de beatnik et de hippie conservé dans la naphtaline depuis les années 70. Cheveux longs, dépeignés, barbe hirsute jamais taillée, un chandail qui n’avait pas été lavé depuis des semaines et des jeans tout crottés. Le chambreur semblait sortir tout droit d’un film d’horreur à petit budget.

– C’est moi qui désire vous parler, je suis journaliste et...

– Enfin, un critique qui a compris. Pénétrez dans mon humble atelier, hanté par les effluves de mon inspiration géniale.

Déjà, le concierge s’éloignait. Candy était inquiète : « Est-ce prudent de demeurer avec un tel phénomène ?»

La pièce était aussi malpropre que son locataire. Il y avait des papiers partout, des livres entrouverts ici et là, de la vaisselle sale dans le lavabo, un lit recouvert d’un drap grisâtre et des pièces de vêtements qui traînaient sur les meubles. Dans l’air confiné de cette chambre close flottait une abominable odeur de graillon et de pieds jamais lavés.

– Excusez ce désordre, fit l’homme en jetant sur le lit ce qui encombrait le seul fauteuil de la pièce. Alors, vous avez lu quelques-uns de mes bouquins ?

– Non !

– Quoi ? Alors, vous n’êtes pas critique ? Mais vous avez dit... Mensonge, perfidie... Et d’abord... vous êtes journaliste pour quel journal ?

– Euh... je suis pigiste... à mon compte, vous comprenez ? Bon, maintenant calmez-vous un peu et écoutez-moi. J’enquête sur la mort de mademoiselle Fargue, votre voisine de palier.

L’écrivain se dirigea vers la porte, l’ouvrit et d’un grand geste mélodramatique, il indiqua la sortie.

– Sortez, vile créature qui vous servez d’odieux subterfuge pour venir troubler mon travail. Partez immédiatement car je sens que je

ne pourrai maîtriser indéfiniment la tempête de la colère, dont les nuages s'accumulent dans les tréfonds de mon être.

– Bon, si vous préférez que la police vienne vous rendre visite, libre à vous. Je leur dirai que vous étiez ici au moment du meurtre. Je leur dirai que vous avez refusé de leur ouvrir, que vous avez fait mine d'être sorti...

Rapidement, il avança vers Candy. Elle crut qu'il allait la frapper et se préparait à se défendre, mais il mit un genou à terre et ses mains crasseuses prirent celles de Candy.

– Je me calme, je maîtrise mon indignation. Vous êtes journaliste, alors je vous fais une proposition honnête.

Il se releva, regarda autour de lui, ramassa un des livres qui se trouvaient sur le sol et le tendit à Candy.

– Tenez, jetez-y un coup d'œil. Mon dernier roman : *L'Aprocrisiaire de l'Olympe.*

– Ah !

Et Candy pensa : « Ça doit être beau, je comprends même pas le titre ! »

– Aprocrisiaire... la mémoire est une faculté qui oublie, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Mais tout le monde le sait. L'aprocrisiaire, c'est l'officier chargé de porter les récompenses à l'empereur... sous l'Empire byzantin.

La jolie blonde feuilletait rapidement le livre.

– Et ça, c'est un roman ? Je n'y comprends absolument rien...

– Je vois, vous n'êtes pas une intellectuelle. Évidemment, ce livre n'est pas à la portée des petites gens. Il faut être vachement érudit pour saisir le sens profond de mes pensées.

Candy demanda naïvement :

– Et vous en avez vendu beaucoup, de ce chef-d'œuvre ?

– Près de deux mille copies. N'oubliez pas que c'est une brique de 632 pages.

– Ce n'est plus un roman, c'est un feuilleton. Je vous promets de le lire avec attention et d'en faire une critique dans mon journal.

L'écrivain hésita :

– Je ne sais pas si je devrais vous le laisser. Je sens que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Il doit pourtant y avoir de véritables critiques dans les journaux, des gens qui lisent autre chose que cette littérature collégiale ou enfantine tout juste bonne pour la masse.

– Je vous promets de m'en occuper personnellement. Maintenant, vous allez me dire ce que vous avez entendu.

– Mais rien du tout ! s'écria-t-il. Je n'ai rien entendu du tout !

Candy se retint pour ne pas lui sauter au visage.

– Ce matin, à mon réveil, j'ai senti monter en moi le fluide de l'inspiration. J'étais littéralement en ébullition, il me fallait me mettre au travail. J'ai écrit trois feuillets et, pour moi, c'est beaucoup. Chaque mot, chaque syllabe, chaque point, chaque virgule sont analysés. Quand je travaille, je vis dans un monde intérieur, je suis cloisonné contre les préoccupations du quotidien, je n'entends rien, je ne vois rien, je ne suis plus qu'esprit. Un esprit est invisible. Je deviens néant. Un coup de canon aurait pu être tiré à deux pas de moi, ça n'aurait aucunement troublé ma paix intérieure.

L'assistante du Manchot se leva, sentant bien qu'elle venait de perdre de précieuses minutes.

– Mais vous devez parfois sortir de votre appartement ? Vous avez jamais vu personne entrer chez votre voisine ?

– Ce matin, je suis descendu pour prendre le courrier. J'ai bien vu une femme, une blonde, sortir de l'appartement de ma voisine, mais je n'y ai pas porté attention. Oh si ! j'ai remarqué que ma voisine paraissait malade, pâle. Quelque chose me dit qu'elle venait d'apprendre une nouvelle désagréable qui avait déséquilibré son système nerveux.

Candy avait hâte de sortir de cette pièce. L'odeur nauséabonde commençait à lui tomber sur le cœur.

– Je vous remercie, monsieur.

– S'il vous plaît, avant de retourner à vos petites affaires banales, dites-moi, vous qui avez jeté un coup d'œil sur mon livre, qu'est-ce que ça vous a fait d'entrer en communication, par la pensée, avec un génie de la plume... ?

Candy se retourna.

– Vous voulez réellement que je vous dise... ce livre, vos écrits, ce que ça me fait ?

– Oh oui !

– Eh bien, ça me fait...

Candy s'arrêta brusquement et sortit. En laissant tomber une grossièreté, elle risquait de tuer d'une syncope ce grand intellectuel !

*

Le gérant Raymond Lalonde avait écouté attentivement les questions du Manchot.

– Je crains de te décevoir, Robert. Chaque coffret de sûreté possède deux clefs différentes. L'une des clés que nous gardons ici, à la banque, sert à ouvrir tous les coffrets. Par contre, il faut la seconde clef, celle du client, pour ouvrir le coffret. Et nous ne l'avons pas. Nous donnons à chaque client deux clefs. Il est le seul à les posséder. Personne, ici, ne peut ouvrir un coffret sans la clef du client.

– Mais s'il perd ses clefs ?

– Dans ce cas, il doit se présenter à la banque et faire une déclaration. Nous prenons alors rendez-vous et appelons un serrurier. Le coffret est ouvert devant témoins. Nous dressons une liste, en trois copies, de tout ce qu'il contient.

Robert Dumont prenait des notes :

– Donc, si un serrurier peut ouvrir le coffret, un habile voleur, sachant manier le passe-partout...

– Oh non ! Le plus habile voleur ne peut ouvrir un coffret en se servant d'un tel instrument. Le serrurier doit se servir d'une foreuse.

Il perce deux trous, un en bas et l’autre en haut ; puis, ensuite, c’est à l’aide d’un crochet qu’il réussit à faire jouer la serrure.

Le Manchot comprenait tout à coup qu’il ne lui serait pas facile de s’emparer de ce qu’il y avait dans le coffret d’Irène Fargue.

– Si la police vient ici, elle pourra faire ouvrir le coffret ?

– Non, il faudra un ordre de la cour. Et là encore, nous devrons fixer un rendez-vous avec le serrurier. Que ce soit l’impôt sur le revenu ou d’autres inspecteurs, personne ne peut faire ouvrir le coffret sans un ordre de la cour.

Robert Dumont réfléchissait. Soudain, il demanda à son ami :

– Supposons qu’une de mes clientes soit décédée, que je sache qu’elle a un coffret de sûreté, que son testament est sans doute dans un coffret, comment puis-je le faire ouvrir ?

Enfin, Lalonde jeta une lueur d’espoir dans ce labyrinthe obscur.

– Dans un cas comme celui-là, il n’est pas nécessaire d’obtenir la permission de la cour. Une parente de la personne décédée se présente avec un témoin. Tous les deux doivent donner des pièces justificatives, comme un passeport, une carte d’assurance sociale, ou encore un permis de conduire. Moi, mon travail, c’est de vérifier l’identité de la personne qui se présente. Il me faut savoir si elle est vraiment une parente du défunt ou de la défunte, c’est tout. Ensuite, je fixe un rendez-vous avec le serrurier. Nous ouvrons le coffret, nous dressons une liste, en trois copies, de tout ce que contient le coffret.

– À qui vont ces copies ?

– Nous en gardons une, la seconde est envoyée au gouvernement du Québec et la troisième, c’est pour la succession. J’espère que ces renseignements pourront t’aider, Robert.

Le Manchot était déçu. La situation se compliquait. On ne pourrait ouvrir le coffret que dans quelques jours. Il lui fallait rejoindre la sœur d’Irène, fixer un rendez-vous avec la banque et son serrurier... « Et tout ça, peut-être pour absolument rien. »

Le téléphone sonna sur le bureau du gérant. Le Manchot fit un signe de la main à son ami.

– Merci beaucoup, je te laisse.

Il allait refermer la porte, lorsque le gérant le rappela :

– Robert, c'est pour toi. Ta secrétaire.

– Je lui avais dit que je devais venir ici.

Il prit le récepteur.

– Oui, Rita.

– J'ai reçu un appel de la police. On a retrouvé la voiture de Léveillé dans une ruelle... et...

– Allons, parlez, Rita.

– Il y avait du sang sur le siège avant. Alors, les policiers ont continué leurs recherches et à quelques centaines de pieds de là, dans un terrain vacant... on a découvert...

– Ne me dites pas que...

– Oui. Jean-Guy Léveillé a été battu à mort. L'inspecteur Bernier est en route pour le bureau. Il veut vous voir. Il a des questions à vous poser.

– J'arrive.

Et quelques instants plus tard, en prenant place derrière le volant de sa Chevrolet, le Manchot ne pouvait s'empêcher de songer à la femme de son ami. Ce couple, encore jeune, ne vivait pleinement que depuis un an et voilà que...

– Maudit que la vie est bête ! murmura le Manchot, en appuyant rageusement sur l'accélérateur.

*

Luigi Bartino était considéré comme un des membres les plus influents de la pègre. Jamais, ou presque, il ne rencontrait ses nombreux subalternes. Son bras droit, celui qu'on appelait « monsieur Lionel », s'occupait de tout.

Michel Beaulac avait déjà rencontré cet homme. C'est d'ailleurs ce Lionel qui avait permis à Beaulac de se tirer d'un fort mauvais

pas. Le grand Michel avait accepté de fournir à la pègre certains renseignements qu'il pouvait obtenir chez ses amis les policiers. En retour, Lionel effacerait la dette que l'assistant du Manchot avait contractée alors qu'il avait été pris dans l'engrenage de l'alcool et du jeu.

En arrivant au restaurant de la rue Drummond, Michel voulut passer dans la pièce arrière. Ce restaurant, en fait, n'était qu'une façade. La seconde pièce servait de salle de réunions pour les individus louches qui gravitaient autour de « monsieur Lionel ». Au centre de la pièce se trouvait une table de pool ; ainsi, si jamais la police y faisait une descente, tout ce qu'elle y trouverait, c'est un groupe d'amis s'amusant entre eux. C'est au-dessus de cette salle que « monsieur Lionel » avait son bureau privé, son quartier général.

– Hé ! grand cadavre, fit un type en le saisissant par le bras alors qu'il allait ouvrir la porte au fond du restaurant, où c'est que tu penses aller ?

– Je fais partie du club, déclara Michel.

– J'te connais pas, moi.

– C'est pas de ma faute, si t'es novice. Monsieur Lionel m'attend.

Le gardien appela un de ses comparses et ce dernier, apercevant Michel, le laissa entrer dans la « pool-room ».

– T'as quelques piastres à perdre, « le chien » ?

La plupart des gens du milieu savaient tout sur le passé de Michel et, parce qu'il avait déjà fait partie de la force constabulaire, il avait hérité de ce surnom peu flatteur.

– J'ai pas le temps. Je veux voir monsieur Lionel.

Les hommes éclatèrent de rire :

– Il veut voir monsieur Lionel, vous avez entendu ça, les gars ? Tu sauras que monsieur Lionel reçoit jamais personne. C'est lui et pas toi qui fixe les rendez-vous.

Michel connaissait celui qui venait de répondre. Ce colosse du nom de Tony était le garde-corps de Lionel.

– C'est urgent, insista Michel.

– Y a rien d'urgent pour monsieur Lionel. Je lui transmettrai ton message et on se mettra en communication avec toi, un de ces jours...

Michel faillit perdre patience.

– Non, c'est tout de suite. S'il refuse, je rencontrerai Bartino lui-même.

– Si tu veux sortir d'ici en un seul morceau, tu fais mieux de fermer ta gueule et de jamais prononcer de nom comme ça !

– Bon... vous verrez bien... quand Bar... quand le grand patron apprendra qu'il s'agit d'une affaire de quatre millions, il m'écoutera peut-être.

Et en se traînant les pieds, le grand Michel se dirigea vers la sortie. Comme il l'avait prévu, Tony le rattrapa.

– Oh les moteurs ! Pars pas comme ça, le grand fouet ! T'entends pas à rire ? Amuse-toi un peu ; paraît que t'aimes ça, jouer aux cartes... Une petite partie entre amis. Je vais voir si monsieur Lionel peut te recevoir.

Et Tony disparut dans l'escalier. Ce ne fut pas long. À peine deux minutes plus tard, il réapparaissait et faisait signe à Beaulac.

– Viens.

Monsieur Lionel était installé derrière son immense bureau et, selon son habitude, il fumait un très gros cigare qui emplissait la pièce d'une fumée opaque et odorante.

– Laisse-nous, Tony...

– Mais boss...

– Laisse-nous.

– Bon, je serai à la porte.

Et le colosse sortit. Lionel se leva lentement, s'approcha de Michel et lui mit pratiquement le feu de son cigare dans la figure. Beaulac ne bougea pas.

– Enfin, tu as compris ! Tu as une affaire à nous proposer qui pourra effacer ta dette ? Mais je te préviens, si c'est pas « clean », tu

iras faire un tour au fond du fleuve avec un bloc de béton autour du cou. Vas-y, je t'écoute.

Et Lionel retourna s'asseoir, s'enfonça dans son fauteuil, mit les deux pieds sur son bureau et dirigea le rayon de la lampe dans le visage de Michel. Le jeune détective ne pouvait voir aucune réaction chez Lionel, placé complètement dans l'ombre.

– Vous avez sans doute connu Yvon Roussard ?

Il y eut un long silence, puis Lionel murmura :

– T'es plus dans la police et moi, j'ai pas l'habitude de répondre aux interrogatoires. Alors, aboutis, et plus vite que ça.

– Il y a quatre ans, un vol de quatre millions a été commis à la bijouterie Centy. Roussard faisait partie du groupe des voleurs. C'est lui qui a transporté les bijoux. Il les a mis en lieu sûr et avant qu'il puisse entrer en contact avec ses amis, il était arrêté. Condamné à quatre ans, il garda le silence, sachant bien que si ses comparses trouvaient le trésor, ils se le sépareraient sans l'attendre. Roussard vient de mourir et nous pensons pouvoir retrouver les bijoux. Je suis persuadé que vous connaissez les complices de Roussard, je suis certain que vous êtes au courant de ce qu'ils ont fait à Irène Fargue, la concubine de Roussard...

Monsieur Lionel semblait fumer avec plus d'intensité car le nuage, autour de lui, était de plus en plus opaque.

– Moi, tout ce qui m'intéresse, fit Michel, c'est de retrouver les bijoux et de toucher la récompense offerte par la compagnie d'assurances. À ce moment-là, je pourrai rembourser tout ce que je vous dois et...

Lionel s'était levé. Michel le vit sortir de l'ombre.

– Tu as beaucoup plus de front que je croyais, Beaulac. T'es malade, venir te jeter dans la gueule du loup de cette façon-là ?

Michel avait très peur, mais il s'efforçait de ne pas le faire voir.

– Dans cette affaire, ceux qui ont participé au vol ont été trompés. Aujourd'hui, il est trop tard ; jamais ils pourront retrouver les bijoux. Derrière cette bande, il y avait une tête dirigeante, un chef qui devait être dans le secret des dieux.

Il y eut un autre silence pesant que Michel n'osait troubler. Enfin, le jeune Beaulac ajouta :

– Ce chef, les complices de Roussard le connaissent pas. C'est pas quelqu'un du milieu.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– On lui aurait déjà réglé son compte. On aurait réussi à le faire parler. Non, c'est quelqu'un de l'extérieur. Personne connaissait ce chef-là... personne, à l'exception de Roussard, peut-être. Les autres étaient rien que des employés... Des employés qui ont jamais été payés.

– Tu as raison, en partie, murmura Lionel. Les bijoux ont pas été retrouvés. Mais Roussard non plus savait pas qui était le chef. On a cherché à le faire parler dans « la grande maison ». On en est venu à la conclusion que même ce fameux chef qu'on connaît pas ignore où se trouvent les bijoux. Tu crois avoir une piste ?

– Peut-être, murmura Michel.

– Attends une seconde.

Lionel alla à la porte, l'ouvrit et glissa quelques mots à l'oreille de Tony. Revenant dans la pièce, il alla à son bureau, prit une boîte et offrit un de ses havanes à Michel.

– Allons, sois calme. On va s'aider mutuellement. En fin de compte, les gars, ce qu'ils veulent, c'est faire payer le type qui s'est moqué d'eux. Les bijoux, aujourd'hui, ils s'en foutent. Pour nous, c'est de la marchandise brûlée. Faudrait écouler ça à l'étranger et on en retirerait quoi ? Presque rien.

Et Lionel parla, entama un long monologue qui dura plus de dix minutes, enchaînant à la suite des paroles qui ne voulaient rien dire. Michel se sentait de plus en plus nerveux. Lionel gagnait du temps, mais pourquoi ? Beaulac n'allait pas tarder à l'apprendre. Car enfin, la porte s'ouvrit et Tony fit un signe à son patron.

– Viens avec moi, Beaulac, je vais te montrer quelque chose qui saura sans doute t'intéresser grandement. Ou plutôt, suis Tony ; moi, je reste ici. Tu reviendras me dire bonjour, avant de partir.

Tony précéda Michel dans un long corridor. Il montra la porte qui se trouvait au bout.

– Il y a là quelqu'un qui peut te renseigner. Mais essaie pas de savoir qui c'est. Écoute ce qu'il a à dire et pose pas de questions.

Et Tony s'éloigna aussitôt. Michel tourna la poignée et la porte s'ouvrit. La pièce était sombre. Encore ébloui par la lumière du corridor, il n'y voyait absolument rien. Il fit un pas en avant, et reçut un coup à la nuque. Il tomba à genoux, tout étourdi, et entendit la porte se refermer.

La lumière jaillit dans la pièce. Michel toujours à genoux, regarda autour de lui. Quatre hommes, portant cagoule, l'entouraient. L'un d'eux força Michel à se relever en le tirant par le collet de son veston.

– Alors, le jeune, paraît que tu sais où sont les bijoux de la Centy ?

– Mais non, c'est une erreur...

– T'as des renseignements qui pourraient nous être utiles. On s'est déjà débarrassés de la fille de Roussard, de votre policier Léveillé qui s'intéressait trop à l'affaire...

– Quoi ?

– Alors, c'est pas un p'tit chien comme toi qui va nous faire reculer. On t'écoute.

– Je sais rien.

Deux des hommes saisirent Michel par les bras. Le plus gros des quatre, un colosse aux mains poilues, s'élança de toutes ses forces et lui assena un violent coup de poing au creux de l'estomac. Michel étouffait.

– Tu peux crier tant que tu voudras. Ici, personne peut t'entendre. Alors, t'as réfléchi ? Qu'est-ce que tu sais au sujet des bijoux ?

Pour toute réponse, Michel cracha à la figure de l'homme qui se trouvait devant lui. L'homme ricana :

– Ma cagoule est imperméabilisée.

Les autres se mirent à rire. Un second coup atteignit Michel à la poitrine, puis un des hommes lui donna un violent coup de pied sur une jambe. De nouveau, il tomba et un troisième complice en profita pour lui donner un coup de pied dans les parties génitales. Cette fois, Michel roula sur le sol, se tordant de douleur.

Celui qui semblait être le chef se pencha sur lui.

– T’as compris ? On a pas du tout le goût de rire. Si t’es pas avec nous, t’es contre... et quand on te laissera, tu seras pas plus beau à voir que la fille Fargué !

Michel comprit que sa dernière heure venait de sonner. Jamais on ne le laisserait sortir vivant de cette pièce. « Et j’ai rien à leur dire, songea-t-il, affolé, absolument rien ; mais ça, ils le croiront jamais. » Mais il était trop tard pour regretter. Le Manchot l’avait pourtant prévenu du danger qu’il courait.

On le releva de nouveau, quelqu’un lui tira les cheveux, afin qu’il redresse la tête.

– Regarde-moi bien, fit le chef du groupe. C’est ta dernière chance. Tu parles ?

– Je vous jure que je sais rien.

Les coups se mirent à pleuvoir. Mais Michel ne les sentait plus, il avait perdu connaissance.

VII

Le secret de Roussard

En arrivant au bureau, le Manchot aperçut l'inspecteur Bernier. Un petit air triomphant, arrogant, se dessinait sur son visage.

– Enfin, te voilà ! Il est plus que temps.

Quand Bernier tutoyait ses hommes, ou encore le Manchot, c'était un signe que ça allait barder.

– Salut, inspecteur.

Et comme ce dernier allait se lever, le Manchot aperçut la jolie Candy assise à son bureau.

– Je regrette, mais il va vous falloir attendre, inspecteur. Je dois tout d'abord recevoir le rapport de mon assistante.

– Écoute, Dumont, mon temps est précieux et...

– Vous avez pris rendez-vous ? Si vous préférez que j'aille vous voir au poste...

Bernier grogna :

– Je vais attendre, mais faites ça vite. Si vous vous moquez de moi, ça pourrait vous coûter cher.

Le Manchot entra dans son bureau, suivi de Candy.

– J'ai appris la nouvelle pour monsieur Léveillé. C'est terrible !

– Si je ne m'étais pas occupé de cette affaire, tout ça ne serait pas arrivé. Nous n'avons aucun client. C'est encore l'appât du gain qui nous a attirés. Tu as un rapport à me faire ?

– Oui, j'ai eu le temps de le transcrire, mais vous constaterez que j'ai perdu mon temps, j'ai absolument rien appris... Ou plutôt oui, j'ai compris pourquoi certains écrivains qui refusent d'écrire pour la majorité ne réussiront jamais à vivre de leur écriture.

Le Manchot prit le rapport, y jeta un rapide coup d'oeil, puis parla à Candy de la sœur d'Irène Fargue et de la visite qu'il avait faite à son ami, le gérant de banque.

– Alors, voici les ordres. Tu vas téléphoner à la banque où Irène a loué un coffret. Fais-toi passer pour sa sœur et demande un rendez-vous pour demain, si possible, afin d'ouvrir le coffret. Dis que tu te présenteras avec les papiers d'identification nécessaires et que tu auras un témoin avec toi. Ensuite, tu téléphoneras à la sœur d'Irène et tu iras la prendre demain, pour l'amener au bureau, disons une heure avant le rendez-vous. C'est tout... Et surtout, ne parle pas devant l'inspecteur, attends qu'il soit dans mon bureau.

–Très bien.

Candy sortit du bureau du Manchot. Immédiatement, l'inspecteur Bernier se leva.

– Vous faites mieux d'attendre qu'il vous fasse demander, inspecteur. Il a pas encore étudié mon rapport ; ça peut être long.

Candy en avait toujours voulu à tous les policiers. Quelques années plus tôt, elle avait fait une demande pour être engagée dans le service de la police. Or, à ce moment-là, l'effectif féminin était plutôt rare. On avait bien confié un travail à Candy, mais c'était une simple position de téléphoniste et de secrétaire. Aussi, elle avait rapidement abandonné son poste.

Pendant ce temps, le Manchot avait sonné Rita :

– Des messages ?

– Non, tout est calme depuis votre départ.

– Michel ?

– Aucune nouvelle.

– Bon, faites entrer l'inspecteur.

Quelques secondes plus tard, Bernier passait dans le bureau de son ancien employé.

– Assoyez-vous, inspecteur.

Bernier fit mine de ne pas avoir entendu. Il s'avança vers le bureau de Dumont et se pencha en avant.

– Deux meurtres ont été commis. Vous n'êtes pas responsable du premier. Mais si vous vous étiez mêlé de vos affaires, Léveillé serait encore de ce monde. Alors, vous faites mieux de répondre à mes questions. Pour qui travaillez-vous ?

Le Manchot esquissa un sourire.

– Secret professionnel, fit-il d'un ton doucereux.

– Pour quelle raison Léveillé s'est-il rendu à l'appartement d'Irène Fargue ? C'est probablement ce qui a causé sa mort.

– Léveillé connaissait la concubine de Roussard. Vous devez pourtant savoir que c'est Léveillé, alors qu'il était encore en service, qui a dirigé l'enquête sur le fameux vol de quatre millions à la bijouterie Centy. En apprenant la mort de Roussard, il a pensé qu'Irène pouvait lui donner quelques renseignements qui l'amèneraient à découvrir la marchandise volée. Vous voyez, inspecteur, c'est aussi simple que ça. Mes employés ne sont pas des mercenaires. Ici, ils sont libres de leurs mouvements et Léveillé a décidé de lui-même d'aller interroger Irène.

– Me prenez-vous pour un imbécile ? cria Bernier. C'est vous qui avez demandé à Léveillé d'enquêter sur l'affaire Roussard. Vous n'aviez pas besoin de client puisque la compagnie d'assurances a offert 125 000 dollars à la personne qui aidera à découvrir les bijoux volés.

– Merci, inspecteur. J'ignorais totalement le montant. Il est très intéressant, en effet.

L'inspecteur cherchait visiblement à contenir sa fureur.

– Dumont, je pourrais vous faire coffrer immédiatement pour avoir nui au travail de la justice. Alors, si vous ne voulez pas vous réveiller derrière les barreaux, vous allez me dire tout de suite ce que Léveillé a découvert chez Irène Fargue.

– Absolument rien.

– Écoutez, Dumont...

Pour la première fois, le Manchot éleva la voix :

– Absolument rien et c'est la vérité. Mettez-vous un instant à la place de Léveillé. Il arrive chez la fille, il trouve la porte ouverte et il

entre. Il découvre une scène qui lui fait lever le cœur, il se rend compte que la pièce a été fouillée de fond en comble, alors il n'a pas perdu une seconde et a quitté l'appartement.

– Vous mentez, il a fouillé, on a trouvé ses empreintes...

– C'est normal. Avant de regarder dans la salle de bains, il a jeté un coup d'œil dans les autres pièces. Puis-je savoir où vous avez trouvé ses empreintes ?

– Aucune importance, répondit sèchement Bernier.

– Oh ! oui, ça en a. Si vous avez trouvé ses empreintes sur les tiroirs des bureaux, sur des meubles divers, ça prouve qu'il a fouillé. Vous n'osez pas répondre à ma question ?

– C'est moi qui interroge, et pas vous. Je n'ai pas à répondre à l'interrogatoire d'un amateur.

Puis, esquissant un large sourire, l'inspecteur glissa la main dans la poche de sa petite veste et en sortit une clef.

– Voilà ce que les assassins cherchaient. Voilà ce que Léveillé n'a pas trouvé. Une clef, la clef d'un casier postal ou d'un coffret de sûreté. C'est ce que Léveillé voulait, n'est-ce pas ?

– Il ne cherchait rien de précis, inspecteur, répondit le Manchot en s'efforçant de garder son calme. Alors, vous avez fini avec vos questions ?

– Je vois que cette clef vous a porté un choc, Dumont, mais je me rends compte également que j'ai commis une erreur.

– Je croyais que vous étiez infaillible.

Bernier ne releva pas l'ironie.

– J'ai mentionné qu'il devait s'agir de la clef d'un casier postal ou d'un coffret de sûreté, vous prouvant par le fait même que je l'ignorais. Je vous préviens : si vous savez à quoi sert cette clef, vous devez me le dire.

– Je l'ignore totalement, inspecteur. Mais comment se fait-il que les assassins ne l'aient pas trouvée ?

– Parce qu'ils ont mal regardé, tout simplement. Nous, les policiers, nous ne laissons rien au hasard. Quand nous fouillons un

tiroir, nous regardons également en dessous du tiroir. Mademoiselle Fargue y avait collé la clef à l'aide d'un ruban gommé.

Bernier se dirigea vers la porte.

– Pour l'instant, je vous laisse votre liberté, Dumont.

– Vous êtes bien gentil.

– Mais je vous préviens, nous vous surveillons de près, vous et vos acolytes, et au moindre faux pas je vous fais arrêter. Alors, si vous savez quelque chose, vous feriez beaucoup mieux de collaborer avec nous et de nous aider à mettre la main au collet d'assassins qui ont tué un de vos collègues.

Et l'inspecteur sortit dignement. Aussitôt, le Manchot fit demander Candy.

– Alors, tu as pu faire les appels ?

– Oui, j'ai rendez-vous à la banque demain matin, à onze heures. Je dois aller prendre la sœur de mademoiselle Fargue au plus tard à neuf heures. Je serai ici, avec elle, à dix heures.

– Tu lui as dit d'apporter des pièces d'identité ?

– Oui, craignez rien.

– Bon, nous ne pouvons rien faire pour aujourd'hui, mais la police non plus car les banques sont fermées. L'inspecteur, pour faire ouvrir le coffret, devra tout d'abord trouver la banque, et pour ça nous avons de l'avance sur lui. Ensuite, il devra prendre un rendez-vous pour faire ouvrir ce coffret. J'ai l'impression que c'est demain que va se jouer le dernier épisode de cette affaire. Tu peux rentrer, Candy. Et demain, occupe-toi de mademoiselle Dubois. Quant à moi, je préfère rester encore ici : Michel a promis de téléphoner. Il obtiendra peut-être des renseignements fort importants. Ensuite, j'irai rendre visite à madame Léveillé.

Le Manchot n'osait pas l'avouer à Candy, mais il était inquiet du sort du jeune Beaulac.

*

Michel ouvrit les yeux. Tout son corps lui faisait mal. Il avait peine à bouger. Au bout d'un moment, il se rendit compte qu'il était maintenant installé dans le bureau de monsieur Lionel.

– Ça va mieux, Beaulac ?

Michel serra les poings.

– Vous allez tous payer pour ça, murmura-t-il avec une voix de boxeur groggy.

Lionel se mit à rire.

– Allons, du calme, jeune homme. Moi, je vous ai absolument rien fait. J'ignore qui sont les hommes que vous avez rencontrés. Vous êtes sorti de mon bureau, Tony est là pour le confirmer. Au lieu de descendre dans la grande salle, vous vous êtes trompé, êtes entré dans un appartement où des hommes vous ont battu et ont ensuite pris la fuite. On a pas pu les rattraper.

Et, lançant de la fumée au visage de Michel, il demanda :

– Pouvez-vous prouver le contraire ?

Michel ne répondit pas.

– Vous savez, avoua Lionel, quatre millions de marchandise volée, ça m'intéresse. Ceux qui ont commis le vol parleront jamais, même pas à moi. On a tout tenté avec Roussard.

Retournant derrière son bureau, Lionel demanda :

– Saviez-vous que, lorsqu'un homme sent sa fin très proche, il décide souvent de se vider le cœur... Mais pas à n'importe qui.

Le grand Beaulac, même s'il souffrait beaucoup, reprenait peu à peu ses esprits. Ceux qui l'avaient frappé n'avaient laissé aucune marque apparente, du moins pas à la figure.

– Si je n'étais pas intervenu, Beaulac, ces hommes vous auraient tué. Un petit service en attire un autre, n'est-ce pas ?

– Où voulez-vous en venir ?

– Un membre de la bande est présentement à l'hôpital. Il a le cancer, il en a seulement pour quelques jours. Mais il est pas inconscient. Vous avez peut-être une chance de le faire parler. À moi, il veut rien dire. Mais pour décharger sa conscience, il causera

peut-être à quelqu'un qu'il croit policier. On a souvent vu ça. Alors, voici ce que je vous propose. Nous irons lui rendre visite ce soir. Vous entrerez seul dans la chambre.

Lionel ouvrit un tiroir de son bureau.

– Vous savez ce que c'est ?

– Un micro miniature ?

– Oui. Je vous ferai installer un appareil qui me permettra d'entendre toute la conversation. Alors, vous êtes prêt à m'aider ?

– Si vous croyez que je suis en état d'aller me balader, murmura Michel ; j'ai de la difficulté à marcher.

– J'attends un médecin qui va vous examiner, voir si vous avez pas de fracture. Il vous donnera une injection de cortisone, ou autre chose, et vous sentirez plus la douleur. Alors, que pensez-vous de mon projet ?

Le jeune détective réfléchissait.

– Je suis prêt à l'accepter, mais à deux conditions.

– On m'impose jamais de conditions à moi.

Beaulac fit mine de ne pas l'avoir entendu.

– Le Manchot attend de mes nouvelles. J'ai promis de l'appeler régulièrement. Donc, je dois communiquer avec lui. Ensuite, j'accepte votre proposition ; mais vous me donnez votre parole qu'une fois cette entrevue terminée, vous me laisserez libre.

Lionel réfléchit durant quelques secondes, puis :

– Vous avez ma parole.

– Ce n'est pas tout. Vous effacerez complètement la dette que je vous dois.

Cette fois, le caïd se rebiffa.

– Pas si vite, le jeune, tout dépendra du renseignement que tu pourras obtenir. Contente-toi de sortir de cette aventure sain et sauf.

Il lui tendit le récepteur de son appareil téléphonique.

– Appelle ton boss et attention à ce que tu vas dire.

– Il va sûrement me demander quand je rentrerai.

– Tu l’ignores. De toute façon, à cette heure-ci, ton bureau doit fermer. Allons, assez discuté.

Michel appela au bureau. Ce fut le Manchot lui-même qui répondit.

– Présentement, je sais rien de plus, mais monsieur Lionel veut bien m’aider. Je vais rencontrer quelqu’un, ce soir, quelqu’un qui en sait long sur ce fameux vol de la Centy. Il se peut que j’apprenne beaucoup de choses.

– Dis-moi, Michel, tu es en sécurité ?

Le jeune colosse ne répondit pas.

– Il t’est arrivé quelque chose, n’est-ce pas ?

– Oui, monsieur Lionel m’a pris sous sa protection, tout va bien. Si c’est possible, je vous téléphonerai au cours de la soirée, ou encore nous nous verrons demain matin.

– As-tu besoin de moi ? Puis-je t’aider ? Tu es présentement au club ?

– Oui, mais ce n’est pas ici que je rencontrerai cet homme. Je vous demande de me laisser travailler, boss. Avec monsieur Lionel à mes côtés, j’ai rien à craindre. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Comme Michel raccrochait, un médecin entrait dans la pièce.

– C’est lui ?

– Oui, il est tombé, dans l’escalier, il a perdu pied. Je veux que vous le remettiez sur le piton.

Le médecin aida Michel à se dévêtir et retendit sur un sofa. Lançant un clin d’œil à Lionel, l’homme ajouta :

– Il a dû tomber de haut.

– De haut en bas. Il a roulé, frappant chacune des marches.

Michel avait des ecchymoses par tout le corps. Le médecin l’examina. Il n’y avait aucune fracture. Il lui donna une injection.

– Avec ça, vous tiendrez le coup ; mais je vous conseille de vous reposer demain. De toute façon, vous aurez de la difficulté à bouger.

Vingt minutes plus tard, Michel quittait le restaurant et prenait place dans la limousine de Lionel, conduite par le colosse Tony.

*

Le Manchot passa sa robe de chambre et, avant d'ouvrir, il demanda :

– Qui est-ce ?

– Michel !

Le grand Beaulac entra. Il marchait lentement, il était tout courbaturé. Il se laissa tomber dans un fauteuil.

– Calvaire ! Vous avez devant vous, boss, ce qui aurait pu être un cadavre. Si vous me voyiez le corps, j'ai tellement de bleus que j'ai l'air d'un léopard daltonien.

– On t'a passé à tabac ?

– Et comment !

Michel raconta ce qui était arrivé.

– Je dois dire que monsieur Lionel prend toutes ses précautions. Si je portais plainte contre lui, des dizaines d'hommes viendraient témoigner en sa faveur. Je suis tombé dans un guet-apens, mais tous diraient qu'il y est pour rien.

– Je connais leur façon de procéder. Alors, cet homme que tu devais rencontrer, il t'a appris quelque chose ?

– Si peu ! C'est un des voleurs de la bande. Il est mourant, il agonise. J'ai dit que j'étais de la police. Il me fallait être prudent, pas poser des questions trop précises. Monsieur Lionel avait pris la précaution de me munir d'un appareil émetteur et d'un micro. De sa voiture, il entendait toute la conversation.

Le Manchot était impatient.

– Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit, ce grand malade ?

– Tout d'abord, il ignore qui était la tête dirigeante de l'organisation ; mais il y en avait une. C'est Roussard qui

communiquait avec cette personne. Ce doit être pour ça qu'on l'a laissé partir avec la marchandise volée pendant que les autres nettoyaient la place. Il m'a parlé de plans...

– Des plans ?

– Oui, concernant le système d'alarme. Il m'a parlé d'ultra-sons.

– D'ultra-sons ?

– J'en sais pas plus, torrieu ! J'avais beau le questionner, il répondait par bribes. Il a parlé de poteau de téléphone, d'un camion pour les appels... c'est tout. Le médecin a mis fin à la conversation. Ça fatiguait trop le malade.

– Et qu'a dit Lionel ?

– Il est pas plus avancé que nous autres ! Il voudrait bien, comme tout le monde, mettre la main sur les bijoux volés. Il m'a laissé croire que le tout serait difficile à écouler, qu'il y tient pas du tout, mais je le crois pas. Heureusement qu'il m'avait donné sa parole ; autrement, il m'aurait jamais laissé partir. Pour ces gens-là, la parole, c'est sacré.

Le Manchot avait pris des notes, pendant que son jeune acolyte parlait.

– Très intéressant, dit-il, ça m'ouvre de nouveaux horizons. Je te félicite, Michel.

– Je me demande bien pourquoi. Je mange une raclée, je questionne un type à moitié mort qui m'apprend rien et, maintenant, je suis tout à fait inutile. C'est comme si un rouleau-compresseur m'était passé sur le corps.

– Va te coucher, c'est encore le meilleur remède. Et si, demain, tu ne rentres pas au bureau, je comprendrai.

Une fois seul, le Manchot jeta un coup d'œil sur les quelques notes qu'il avait prises pendant le récit de Michel. Puis il s'empara du rapport qu'avait préparé Candy et le relut attentivement.

– Très intéressant. J'ai l'impression que je vais avoir une journée très chargée, demain.

Il feuilleta un calepin où étaient notés de nombreux noms, suivis de numéros de téléphone. Enfin, il trouva ce qu'il cherchait. Il

composa le numéro, puis demanda :

– Monsieur Désy est-il là ?

– C'est moi.

– Hector ? Ici Robert Dumont. Comment vas-tu, mon vieux ?

Hector Désy était un spécialiste en électronique. Dumont l'avait connu alors qu'il faisait partie de la police officielle. Désy s'occupait souvent de l'installation des systèmes d'alarme des plus modernes.

Après avoir causé de choses et d'autres, le Manchot déclara :

– J'aurais quelques renseignements à te demander, Hector. Tout d'abord, tu dois te souvenir d'un vol de quatre millions, perpétré à la bijouterie Centy, il y aura bientôt cinq ans.

– Oui, je me souviens vaguement de cette affaire.

– Tu n'as rien eu à voir avec l'installation du système d'alarme antivol ?

– Non, pas dans cette maison.

– Eh bien, voici ce que j'en sais. Il y avait un système d'alarme sur les portes et les fenêtres, plus un autre, indépendant, sur la porte de la chambre forte. Maintenant, je viens d'apprendre deux choses qui me semblent importantes.

– Quoi donc ?

– Premièrement, les voleurs auraient eu un plan. J'ignore si c'est un plan de la bâtisse, mais j'ai l'impression que c'est plutôt un plan du système d'alarme.

– Possible.

– Deuxième chose, on a parlé d'ultra-sons. Mais là, je m'y perds complètement, car on n'a prononcé que ces mots.

Pour Désy, ces quelques bribes n'avaient aucun secret.

– Vois-tu, Robert, la porte de la chambre forte était protégée par un système d'alarme, système muni sans doute d'un cadran.

– Comment ça ?

– Même si tu possèdes la combinaison du coffre, si le cadran a été réglé pour huit heures trente du matin, jamais tu ne pourras

ouvrir la porte avant cette heure. Quant au système à ultra-sons, c'est une mesure de précautions supplémentaires. Si un voleur réussit à ouvrir la porte de la chambre forte et s'il y entre, les ultra-sons révéleront immédiatement sa présence. Une lumière s'allumera à la compagnie qui assure la protection, indiquant que quelqu'un s'est introduit par effraction dans la chambre forte.

Le Manchot paraissait fort surpris.

– Mais alors, ça ne concorde plus du tout.

Les voleurs ont réussi à percer un trou dans le toit de la chambre forte. C'est par là qu'ils sont entrés et ont pu tout dérober. Il ne pouvait donc y avoir un système à ultra-sons.

– Si ! Les voleurs, surtout s'ils ont eu une copie des plans, ont pu facilement neutraliser ce système.

– Mais de quelle façon ?

Désy hésita quelques secondes. Il voulait donner une explication simple à son ami.

– Ça ressemble à une ligne téléphonique. Un fil part de la bâtisse et se rend au poteau de téléphone. C'est de ce fil que part le signal. Si les voleurs sont au courant, ils n'ont qu'à grimper dans le poteau...

– Et à couper ce fil ?

– Non, car alors la compagnie se rendrait immédiatement compte que quelque chose de bizarre se passe. Les voleurs installent le fil sur une nouvelle prise. Le système à ultra-sons fonctionne toujours, mais la lumière, le signal s'allume ailleurs, par exemple, dans une voiture ou un camion où se trouve le poste récepteur, tu comprends ? Une fois leur travail terminé, les voleurs remettent le tout en place. C'est aussi simple que ça.

Non seulement le Manchot comprenait tout, mais maintenant il savait pourquoi le malade avait parlé de « poteau de téléphone » et de « camion pour les appels ». La situation ne pouvait être plus claire. Les voleurs avaient préparé leur coup longtemps à l'avance et ils possédaient un plan exact de la bâtisse et de tout le système d'alarme.

– Dis-moi, Hector, les fameux plans dont tu parles, qui les possède ?

– La compagnie qui a fait l’installation et qui est chargée de la protection, la plupart du temps, en possède un exemplaire. Les propriétaires de la bâtisse, également ; et un troisième exemplaire est remis à la compagnie d’assurances. Quand une maison est bien protégée contre le vol, les primes sont moins élevées.

Le Manchot remercia son ami.

– Tu ne peux croire comme tu m’as rendu service, Hector, merci encore une fois.

Robert Dumont ignorait toujours où se trouvait le fameux trésor, mais quelque chose lui disait qu’il ne tarderait pas à démasquer la tête dirigeante de tout le complot.

*

Michel avait téléphoné au bureau. Il pouvait à peine bouger et préférait demeurer chez lui. Candy venait d’arriver avec Églantine Dubois-Letendre.

– Mademoiselle Varin vous a expliqué ce que nous devons faire ?

– Oui, elle m’a mise au courant.

– Nous n’avons pas une seconde à perdre. La banque va ouvrir d’un instant à l’autre et...

– Le serrurier n’arrivera qu’à onze heures.

– Je sais, mais auparavant, il faudra sans doute remplir des formules, nous identifier. C’est une véritable course contre la montre, car la police ne tardera pas à découvrir le fameux coffret. Toi, Candy, tu vas nous suivre dans ta voiture. Lorsque nous aurons le fameux document, tu reviendras au bureau avec madame Letendre.

– Et vous ?

– Moi, j’ai deux rendez-vous. Je veux revoir monsieur Centy et, également, rencontrer les dirigeants de la compagnie d’assurances.

Candy demanda :

– Et si dans le coffret, se trouve indiqué l'endroit où Roussard a caché les bijoux...

– Madame Letendre pourra retourner chez elle en autobus et...

La sœur d'Irène Fargue l'interrompit :

– Je dois passer la journée à Montréal. Je retrouverai mon mari à cinq heures. Je vais en profiter pour faire des emplettes.

– Parfait, dans ce cas. Toi, Candy, tu donneras copie du message à Rita. Si tu sais où se trouvent les bijoux, va les chercher immédiatement... mais ne fais pas la bêtise d'y aller seule.

– Pourquoi ?

– Nous sommes tous surveillés, par la police et par la pègre. Beaulieu et Lacaille pourront te suivre dans leur voiture et vous communiquerez entre vous, par radio. Soyez excessivement prudents, car il peut y avoir de la casse.

– Comptez sur moi. D'ailleurs, l'action, ça me fait pas peur. Nous sommes capables de nous défendre.

À dix heures quinze, le Manchot et Églantine Dubois-Letendre arrivaient à la succursale de la banque où Irène avait loué un coffret.

– Je suis Robert Dumont, détective privé, dit-il. Ma cliente vous a téléphoné hier et nous avons rendez-vous pour faire ouvrir un coffret...

– Oui, je sais, à onze heures.

– Il doit y avoir certaines formules à remplir.

– Ce ne sera pas long.

Le gérant appela une employée et on fit venir le dossier d'Irène Dubois.

– Votre sœur, madame, ne venait pas souvent à la banque. Elle n'y a fait que deux dépôts. Il y a deux cent dix-huit dollars à son compte, y compris les intérêts. Maintenant, au sujet du coffre, il vous faut vous identifier.

Églantine avait tout prévu. Elle donna son passeport, sa carte d’assurance sociale et deux certificats de baptême.

– Voici le mien et celui de ma sœur. Je crois que vous ne pouvez avoir mieux, n’est-ce pas ?

– C’est suffisant, madame. Quant à vous, monsieur Dumont, votre handicap physique devrait suffire, mais quand même...

Le Manchot montra ses cartes d’identité.

– Maintenant, vous savez que vous ne pouvez rien sortir du coffret sans que nous en ayons une copie. Il faut également en faire parvenir une copie au gouvernement du Québec et une autre à la succession.

– Je suis au courant.

– Si vous voulez bien attendre hors de mon bureau, dès que le serrurier arrivera, nous nous mettrons au travail.

Le Manchot et sa cliente allèrent prendre place sur un banc dans le hall de la banque. De temps à autre, Dumont jetait un coup d’œil sur son bracelet-montre. Soudain, il entendit le hurlement d’une sirène. Une voiture s’approchait. « La police ! » s’exclama-t-il au fond de lui-même.

Mais, quelques secondes plus tard, une voiture-ambulance passait en trombe devant la banque. Le Manchot poussa un soupir de soulagement. Bientôt, un homme parut, portant un coffre à outils. C’était le serrurier.

Le gérant, le serrurier, le Manchot et sa cliente passèrent dans la salle où se trouvaient les coffrets de sûreté.

– C’est le 461, fit le gérant.

Le serrurier se mit au travail. À l’aide d’une foreuse électrique, il perça deux trous, l’un dans le haut et l’autre dans le bas. Se servant d’une sorte de crochet, le serrurier réussit à ouvrir la porte. Ça n’avait pris que dix minutes et ça s’était passé exactement comme on l’avait dit au Manchot.

– Vous savez sans doute, madame, fit le gérant, que la succession devra payer le travail du serrurier.

– Oui, monsieur.

– Passez à la caisse, fit le gérant au serrurier. Nous vous paierons immédiatement et ensuite, la banque réglera le tout avec les héritiers.

Enfin, le gérant sortit le coffret du casier. Le Manchot était si anxieux que sa main droite tremblait légèrement. Le gérant souleva le couvercle du coffret.

– Il n'y a qu'une enveloppe. On pouvait y lire : À N'OUVRIR QU'APRÈS MON DÉCÈS.

Et c'était signé *Yvon Roussard.*

– J'ouvre ? demanda le gérant.

– Mais oui, allez-y, répondit impatiemment le Manchot.

Il n'y avait qu'une feuille dans l'enveloppe. Le gérant y jeta un coup d'œil.

– Je n'y comprends absolument rien. Qu'est-ce que c'est ? Une blague ? Ce Roussard, c'était un professeur d'algèbre ?

– Montrez...

– Un instant, fit le gérant. Il me faut en faire trois photocopies avant de vous remettre ce document.

Le gérant sortit de la petite salle pour en revenir deux ou trois minutes plus tard.

– Tenez, voici le document.

Le Manchot le prit. En effet, ça ressemblait à de l'algèbre.

Il n'y avait que deux lignes. Sur la première, on pouvait lire :

$(A + B = 4)$ $(2A + C = 4)$ $(C + D = 7)$ $(C^2 + E = 8)$.

Et sur la seconde, la rangée de chiffres suivants :

(2-1-12-17) (16-19-12-4)

« Un code secret, songea le Manchot. Ce ne sera sûrement pas facile de le déchiffrer. »

Quelques minutes plus tard, Robert Dumont remettait l'enveloppe à Candy.

– Robert, dit-elle, une voiture nous a suivis. Il y a deux hommes à l'intérieur, elle est stationnée au coin de la rue.

– Dans ce cas, laisse-moi partir le premier. Je vais les attirer, ne t'inquiète pas. File immédiatement au bureau et mettez-vous tous au travail pour trouver la solution de ce fameux message. Téléphone à Michel, il pourra vous aider. Nous n'avons pas une seconde à perdre.

Le Manchot courut vers sa voiture. Il y monta en vitesse, démarra en trombe, entra dans une ruelle, fit marche arrière, repassa devant la banque et enfila une autre rue. Il était certain d'avoir attiré l'attention. Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. « Candy avait raison, on m'a suivi. Heureusement, c'est elle qui possède le document.»

La jolie blonde avait attendu que l'automobile du Manchot se soit éloignée, suivie de celle des deux hommes, pour mettre son moteur en marche. Mais comme elle allait démarrer, deux voitures de la police s'arrêtèrent devant la banque. Des policiers en descendirent et Candy, parmi ceux-ci, reconnut Bernier.

– Trop tard, mon cher inspecteur. C'est nous qui possédons le document.

Et lentement, pour ne pas attirer l'attention, elle démarra et se dirigea vers le bureau de l'agence.

VIII

Le Manchot tisse le filet

Sylvette Deroy était une femme dans la trentaine. Elle n'était pas jolie, elle avait des traits durs que ses cheveux blonds ne réussissaient pas à adoucir complètement.

Au premier abord, on sentait que cette femme était née pour diriger. Elle savait commander et admettait difficilement la réplique. Le Manchot dut attendre quinze minutes avant d'être reçu par madame « le gérant général ».

Sylvette ne se leva pas pour recevoir son visiteur. Elle jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes aux verres épais ; puis, sèchement, elle déclara :

– Je n'ai que quelques minutes à vous accorder, monsieur Dumont. Je suis une femme très occupée.

– Je n'en doute aucunement.

– Alors, que désirez-vous savoir ?

Et avant même qu'il puisse répondre, elle enchaîna :

– Pour nous, l'affaire de la bijouterie est terminée depuis déjà trois ans.

– Je sais. Vous avez payé les propriétaires qui étaient vos clients. Mais si je retrouve les bijoux, mademoiselle, considérerez-vous l'affaire comme toujours close ?

Elle resta un moment sans parler. Son visage demeurait sans expression, mais ses doigts tapotaient nerveusement sur son bureau.

– Si jamais vous retrouvez les bijoux, monsieur Dumont, ils devront nous être remis. La bijouterie pourra rentrer en possession de la marchandise volée, à la condition de nous rembourser le montant que nous avons versé.

– Depuis quatre ans, les bijoux, comme l'or par exemple, ont pris beaucoup de valeur. Il serait plus avantageux pour vous...

– Monsieur Dumont, il ne s'agit pas de savoir ce qui est le plus avantageux pour nous. Ces bijoux appartiennent toujours à la maison Centy, aujourd'hui devenue la bijouterie Watson. Nous sommes une maison honnête et...

– Alors, si vous êtes une maison honnête, vous verserez la récompense promise ?

– Sûrement, à moins que vous ne travailliez de concert avec les autorités. Nous n'avons pas à payer de récompense à la police officielle. Elle ne fait qu'accomplir son devoir.

– Je suis détective privé. Je travaille à mon compte, mademoiselle. J'ai un client qui m'a fourni certaines explications, à la suite de la mort d'Yvon Roussard. Non seulement je pourrai probablement mettre la main sur les bijoux, mais je ferai coffrer toute la bande, y compris la tête dirigeante.

Elle fit une grimace qui se voulait probablement un sourire.

– Je vous félicite, il n'est jamais facile de démasquer les magnats de la pègre. C'est tout ce que vous vouliez me dire ?

– Non. J'ai étudié tout le dossier, concernant le vol commis il y a quatre ans. J'en suis venu à la conclusion que, pour commettre ce vol, les criminels se devaient de posséder un plan de la bâtisse et un plan de l'installation du système d'alarme. Or, votre compagnie doit sûrement avoir, dans ses dossiers, une copie de ces plans.

– Sûrement, nous exigeons toujours une copie de ces plans avant d'assurer pour plusieurs millions de dollars. Je ne connais pas une seule compagnie qui prendrait de tels risques sans certaines précautions. Cependant, depuis le vol, la bijouterie a fait installer un nouveau système ; donc nous avons les nouveaux plans. J'ignore si on a conservé les anciens. Vous désirez les voir ?

– Non, je veux simplement savoir qui peut avoir accès à ces plans ?

– Ils sont dans les dossiers. Ordinairement, l'agent qui a pris le contrat, son gérant, la direction et l'employé qui s'occupe des

archives sont les seuls à pouvoir consulter ces plans.

Et elle demanda froidement :

– Supposez-vous qu'un de nos employés ait pu aider les criminels ?

– Une chose est certaine, les voleurs ont reçu de leur chef une copie de ces plans. Cette copie a dû venir de quelque part.

– Si l'agent désire faire une photocopie de ces plans, il doit signer. Ce n'est pas une maison de broche à foin, ici, monsieur le Manchot. Vous faites mieux de chercher ailleurs.

– Et un directeur ? S'il désire consulter un dossier, lui pose-t-on des questions ?

– Non, évidemment ; mais je puis vous assurer que tous nos gérants de succursales sont des employés honnêtes. Nous menons une enquête sur chacun d'eux. Moi, j'ai été engagée ici à l'âge de vingt ans. J'étais secrétaire. J'ai étudié, suis devenue agent et, à l'âge de vingt-six ans, un poste de gérant de district s'est ouvert ; alors, je me suis proposée et j'ai pu obtenir le poste. L'an dernier, j'étais nommée gérant général. Si j'avais manqué le moindrement à mon devoir, je n'aurais jamais accédé à ce poste ; la même chose pour les autres employés. Ça vous suffit, monsieur Dumont ?

Le Manchot n'avait même pas eu le temps de s'asseoir.

– Pour le moment, oui. Je dois rencontrer madame Letendre...

– Une employée de la bijouterie ?

– Non, la sœur d'Irène Dubois ou si vous préférez, Irène Fargue, la concubine de Yvon Roussard.

– Ce nom ne m'est pas inconnu. Ce n'est pas cette fille qui a été brutalement assassinée hier ?

– Exactement. Je dois me rendre à Saint-Dominique pour y rencontrer madame Letendre. Sa sœur lui a dit, paraît-il, certaines choses fort intéressantes qui me permettront sans doute de retrouver les bijoux.

Quelques instants plus tard, le détective sortait de la bâtisse de la compagnie d'assurances. Il monta dans sa voiture et se dirigea

immédiatement vers Pointe-Claire.

Mais en cours de route, se servant de son téléphone, il appela au bureau et demanda à Candy :

– Alors, vous avez pu retourner à l’agence sans encombre ?

– Oui, mais j’ai une mauvaise surprise pour vous, Robert. Nous quittions à peine la banque que la police y arrivait, et votre bon ami l’inspecteur Bernier était du nombre.

Le Manchot comprit que le gérant avait certainement dû leur remettre une copie du message de Roussard.

– Vous avez pu déchiffrer le message ?

– Pas encore. Mais nous y travaillons tous, y compris Michel.

– Grouillez-vous. Les policiers possèdent des experts qui pourront facilement trouver la solution. Passe-moi Beaulieu.

Le détective Beaulieu vint à l’appareil.

– Saute dans ta voiture et rends-toi immédiatement à Saint-Dominique, dans la région de Saint-Hyacinthe. Tu demanderas où habite monsieur Gratien Letendre. Présentement, il ne doit y avoir personne. Surveille bien la maison.

– Pourquoi ?

– Parce que, présentement, je suis en train de tendre un filet pour capturer la tête dirigeante de toute la bande. Surveille la maison de près et si quelqu’un cherche à y pénétrer par effraction, n’hésite pas, interviens. Et sois sur tes gardes, j’ai bien l’impression que cette personne n’hésitera pas à tuer, si c’est nécessaire.

– Compris et j’apporte avec moi le message de Roussard. Je ne suis pas très fort en algèbre, mais on ne sait jamais.

Une fois arrivé à Pointe-Claire, le détective alla de nouveau rendre visite à Gaston Centy. Ce dernier ne parut pas des plus enchantés de revoir le Manchot, qu’il reçut sur le pas de la porte.

– Il me semble vous avoir dit que je ne m’occupais plus du tout des affaires de la bijouterie.

– Je sais, monsieur Centy, mais j’ai quand même quelques questions à vous poser concernant les plans de la bâtisse et ceux du

système d’alarme.

– Les plans de la bâtisse, vous devrez les demander à la direction de la bijouterie Watson. Quant au plan du système d’alarme, si vous voulez parler de celui qui existait au moment du vol, je l’ai détruit.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il était devenu inutile, c’est aussi simple que ça. Après le vol, j’ai demandé à la compagnie de Sécurité Prudence de nous installer un nouveau système.

Il esquissa un sourire.

– Vous me rappelez de très bons souvenirs, Manchot.

– Comment ça ?

– Quand je me suis rendu à la Sécurité Prudence, j’y ai fait la connaissance d’une secrétaire... tout un morceau, et je vous assure que dans la couchette, c’était pas du poison. Une fille insatiable, que je vous dis. Je me demande bien ce qu’elle est devenue.

– À part vous, monsieur Centy, qui pouvait toucher à ces plans ?

– Personne. Ils étaient justement dans la chambre forte et j’étais le seul à pouvoir les consulter. Mes employés ignoraient que ces plans se trouvaient là.

Il demanda, inquiet :

– Pourquoi toutes ces questions ?

– Tout simplement parce que je suis persuadé que la tête dirigeante du groupe de criminels a pu obtenir une copie de ces plans.

Il éclata de rire.

– Eh bien, cette tête-là, ce n’est pas moi. Si les criminels avaient été des voleuses, des filles bien faites, capables de tout, je ne dis pas. Mais je déteste autant les hommes que j’adore les femmes.

– Vous savez qu’on va retrouver les bijoux ?

– Tant mieux. Moi, ça ne me regarde plus du tout.

– Vous avez entendu parler de l’assassinat d’Irène Fargue ?

Il approuva :

– Comme tout le monde, je lis les journaux. On l'a massacrée, dites donc ! Il y a des hommes qui sont insensibles en face de la beauté.

Le Manchot poursuivit :

– Irène Fargue, de son nom véritable Irène Dubois, avait une sœur qui habite la région de Saint-Hyacinthe ; à Saint-Dominique, pour être plus précis. Elle a épousé un dénommé Gratien Letendre...

Centy s'alluma une cigarette en haussant les épaules :

– Tout ce que vous me contez là ne m'intéresse pas. Pour moi, c'est du chinois.

– En tout cas, quand j'aurai interrogé cette dame Letendre, je pourrai mettre la main sur le magot.

– Tant mieux pour vous. La compagnie d'assurances vous récompensera. Maintenant, excusez-moi, j'ai un rendez-vous et je déteste faire attendre les femmes.

Il tourna le dos au Manchot et rentra dans la maison.

Robert Dumont retourna à sa voiture et alla se stationner dans un petit chemin de traverse. À peine cinq minutes plus tard, la grosse limousine de Centy passait devant sa voiture. L'homme filait à vive allure.

– Ce doit être un rendez-vous important, à moins que...

Dumont se demanda, durant quelques secondes, s'il ne devait pas le suivre. Mais il changea d'idée. Pour lui, le plus important était de rentrer tout de suite au bureau et de chercher à comprendre le message laissé par Yvon Roussard.

D'ailleurs, la voiture de Centy était déjà disparue dans la circulation dense du boulevard Métropolitain.

En approchant de la sortie Saint-Hubert- Christophe-Colomb, le Manchot actionna son clignotant et se rangea dans la file de droite pour quitter la voie élevée. Mais, juste comme il allait s'engager dans la descente, une automobile le frôla tellement qu'il eut peur d'être touché.

Instinctivement, il jeta un coup d'œil à sa gauche. Deux hommes prenaient place dans cette voiture. Tous les deux portaient un chapeau qui masquait partiellement leur figure. Mais ce que vit surtout le Manchot en une fraction de seconde, c'est le canon d'un revolver muni d'un silencieux.

La fenêtre du véhicule du détective était ouverte. Instinctivement, pour se protéger, il leva son bras gauche. Au même moment, il entendit un bruit sec et quelque chose frappa sa prothèse avec la force d'un coup de bâton de baseball.

Déjà, l'automobile du Manchot s'était engagée dans la descente tandis que l'autre voiture continuait sa route sur le boulevard Métropolitain. Il était donc impensable de songer à rattraper ceux qui venaient de tirer.

– Ouf, j'ai été chanceux, on m'a manqué de justesse.

Mais où donc s'était logée la balle ? Le Manchot n'avait pas été touché et, pourtant, on avait tiré. La vitre de droite était fermée, la balle n'avait pu ressortir par là.

C'est en abaissant son bras gauche et en voulant remuer ses doigts qu'il se rendit compte que sa main ne bougeait plus, complètement hors d'usage.

Il dut s'arrêter au feu de circulation, coin Saint-Hubert. Il en profita pour jeter un coup d'œil à sa prothèse. La balle avait frappé l'appareil orthopédique de plein fouet, juste à l'endroit où il s'ajustait à son bras – soit à environ quatre pouces en dessous du coude.

Des sueurs perlèrent au front du Manchot. Sa prothèse avait été touchée, son avant-bras et sa main ne pouvaient plus bouger, mais tout ça était sans importance. Cet appareil qui lui était si utile venait de lui sauver la vie, ou du moins de lui épargner une blessure grave. Ne resterait plus qu'à le faire réparer.

L'homme, dans la voiture, était sûrement un habile tireur. Si, instinctivement, le Manchot n'avait pas placé son bras devant sa figure, la balle serait allée se loger dans sa tête. Jamais le policier n'avait vu la mort d'aussi près.

IX

La cachette

Lorsque le Manchot arriva à l'agence, le détective Lacaille, Candy et la secrétaire Rita étaient toujours là. Mais, sans dire un mot, Dumont alla s'enfermer dans son bureau. Presque aussitôt, Rita l'appela dans l'interphone.

– Excusez, Rita, mais je ne veux pas être dérangé pour le moment.

La secrétaire parut surprise. Candy se leva brusquement.

– Il lui est sûrement arrivé quelque chose. Il était très pâle, quand il est rentré. Je vais voir.

– Il veut être seul.

– Je m'en fous, fit la jolie blonde. Après tout, il peut toujours pas me manger... même si j'ai l'impression que ce serait pas désagréable.

Comme elle ouvrait la porte, Rita s'empressa de lui dire :

– Prévenez-le que j'ai commandé les fleurs pour monsieur Léveillé.

Candy vit tout de suite que le Manchot était mal en point. Il avait enlevé son veston et était en train de retirer sa prothèse.

– J'ai dit que je ne voulais pas qu'on me dérange...

Mais déjà, Candy était sur lui. Elle pouvait voir le trou fait par la balle. Le Manchot enleva son appareil et déposa son avant-bras sur le bureau.

– Dites donc, on vous a tiré dessus ?

– Un miracle. J'ai vu le revolver, j'ai levé le bras instinctivement pour me protéger, j'ai senti une secousse. C'est quelques secondes plus tard que je me suis rendu compte que cet appareil m'avait

sauvé la vie. Maintenant, cette prothèse a besoin de réparation. Il faudra aller la porter à l'Institut de réadaptation de Montréal.

– Qui a tiré ?

– Ils étaient deux. Deux hommes, ils portaient des chapeaux, je n'ai pas vu leur visage. Je ne pourrais même pas identifier leur voiture,

Candy était certaine que le Manchot allait remplacer sa prothèse habituelle par le fameux crochet qu'autrefois portaient tous les manchots. Mais à la grande surprise de la jeune fille, le détective sortit d'une grande armoire, une autre prothèse, en tous points semblable à la première.

– Tiens, j'ignorais que vous en aviez deux.

– Oui, celle-ci est nouvelle. Elle est un peu différente de la première. Elle développe beaucoup moins de force, une main qui ne peut pratiquement pas serrer, qui ne peut faire aucun mal. Si j'ai à sortir, un soir, à aller dans le monde, dans une soirée, je prends cet appareil.

Candy se mit à rire.

– Oh ! je comprends, c'est la main douce, la patte de velours, celle qui doit plaire aux femmes.

– Ce n'est pas le temps de blaguer. J'espère que tu as réussi à comprendre le message laissé par Roussard ?

– Je n'ai pas eu le temps de travailler dessus, mais Lacaille fouille.

Le téléphone venait de sonner. Une seconde plus tard, on entendit la voix de Rita.

– Michel veut vous parler. J'ignore ce qui se passe, mais je l'ai rarement vu aussi nerveux. Le Manchot appuya sur un bouton.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a, Michel ?

La voix du jeune détective résonna dans le petit haut-parleur placé sur le bureau du Manchot.

– Calvaire de torrieu ! s'exclama-t-il d'une voix tout excitée. Je l'ai, boss, je l'ai ! Hein, c'est pas la Candy, elle qui se croit si intelligente,

qui aurait trouvé ça. Ça va lui en boucher un coin.

Candy avait tout entendu.

– Énerve-toi pas, lança-t-elle. Y a rien de plus imbécile que de se croire trop intelligent.

– Qu’est-ce que tu as trouvé ? demanda le Manchot.

– L’énigme, la réponse... Le message laissé par Roussard.

– C’est vrai ? fit le Manchot, incrédule.

– Oui. Vous avez le message devant vous ?

Candy sortit en courant du bureau et revint avec une feuille couverte de chiffres et de lettres.

– Le message est en haut.

– Je t’écoute.

– C’est très simple, fallait y penser. Je me suis dit que Roussard avait dû numéroter l’alphabet. Pour un gars qui ne connaît pas de codes, c’est un moyen facile. Mais il n’allait pas choisir les chiffres de un à vingt-six, tout simplement. Il a décidé de mélanger les choses quelque peu.

– Fais plus vite, explique-toi, nous perdons trop de temps.

– Prenez la première ligne, le premier groupe. Vous l’avez ?

– Oui.

Roussard avait écrit (A + B = 4).

– Deux séries de deux chiffres additionnés peuvent former quatre : 1 + 3, 3 + 1 ou 2 + 2. Si Roussard a remplacé chaque lettre de l’alphabet par un chiffre différent, ça ne pouvait être que 1 + 3 ou 3 + 1. A était donc remplacé par le chiffre 1 et B par le chiffre 3 – ou l’inverse. Vous me suivez ?

– Mais oui, mais oui.

– Maintenant, le second groupe.

Cette fois, Roussard avait inscrit (2A + C = 4). On comprend tout de suite que A, c’est le chiffre 1, et non pas le chiffre 3. Deux fois 1, ça fait 2 : donc, il faut que C représente le chiffre 2 si l’on veut obtenir 4. Vous saisissez ? Je continue. (C + D = 7) C, c’est 2, D

devient donc 5. Faisons une récapitulation. A est 1 B est 3 C est 2 D est 5. Enfin, le dernier groupe, Roussard a inscrit : ($C^2 + E = 8$). Je remplace le C par 2. Deux, fois deux, ça fait 4 ; l'autre chiffre est donc 4 également, soit la lettre E. C'est alors que j'ai compris. Roussard a pris la lettre A comme départ et l'a remplacée par le chiffre 1. Ensuite, il a sauté une lettre et C est devenu 2. Il a continué à sauter une lettre, ne se servant que des chiffres pairs. E est devenu 4, G est devenu 6, la lettre I est devenue 8 ; la même chose avec les autres lettres. B est 3, il saute une lettre, et D est 5, F devient 7, H est 9, vous comprenez, boss ?

– Mais oui, mais oui. A est 1, C est 2 et chaque chiffre pair, par la suite est remplacé par une lettre, en sautant toujours une lettre. Ensuite, ce sont les chiffres impairs, en commençant par B qui est 3, on saute une lettre, la suivante est 5, puis 7 et tu continues de cette façon. Vite, dis-moi ce que ça donne.

Mais Michel semblait vouloir le faire languir.

– Comme, dans le message, le chiffre le plus élevé est 19, je n'ai pas eu à me rendre jusqu'à la fin de l'alphabet et...

– Vas-tu le dire, oui ou non, animal !

Candy, pendant ce temps, s'était emparée du stylo qui se trouvait sur le bureau du Manchot et s'était mise au travail. Elle cria :

– Le message, ce sont deux mots seulement : CAMP et ORME.

– Quoi ? Tu as trouvé ? hurla Michel. Tu ne pouvais pas le dire plus tôt.

Puis, se calmant, Michel comprit :

– Évidemment, c'est facile, je viens de te donner la clef du code.

Le Manchot ne l'écoutait plus. Il regardait les deux mots écrits par Candy.

– CAMP et ORME... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Nous ne sommes guère plus avancés. Merci, Michel, c'est du bon travail. Maintenant, repose-toi. Je veux que tu sois en forme demain.

– Qu'il repose surtout ses méninges, fit Candy ; après un tel effort, ça doit bouillir, là-dedans.

Michel ne répondit pas. Il venait de raccrocher.

– Tu ne devrais pas te moquer de lui, fit le Manchot. Il a réussi là où vous avez tous échoué...

Candy ne l'écoutait plus. Elle semblait perdue comme dans un rêve, elle fixait étrangement le plancher. Ses lèvres remuaient, mais aucun son ne sortait de sa bouche.

– Tu m'écoutes ?...

– Camp, murmura-t-elle. Mais oui, c'est ça, je me souviens, maintenant. Madame Letendre, la dernière fois qu'elle a vu sa sœur, c'est au camp de Roussard, un camp situé dans la même région, près d'un lac... attendez, je vais me rappeler... c'est un nom anglais... elle m'a dit que c'était près de Granby.

– Le lac Memphrémagog.

– Non, c'est une ville qui porte un nom anglais, mais le lac... Ça y est, c'est le lac Brome.

– Knowlton, s'écria le Manchot.

– C'est ça, le camp de Roussard est à Knowlton, sur les rives du lac Brome.

Le Manchot était aussi nerveux que sa collaboratrice. Il voulut s'éloigner de son bureau, mais sa nouvelle prothèse, qu'il n'avait pas fini de fixer à son bras, tomba sur le tapis.

– Il doit avoir enterré les bijoux au pied d'un orme.

– Et dans cette région, dit rapidement Candy, comme la plupart des arbres sont des sapins, des pins ou encore des épinettes, les ormes doivent être rares.

Le Manchot assujettit rapidement sa nouvelle prothèse.

– Allons-y tout de suite.

Candy marcha vers la porte.

– Non, attends-moi. Nous ne prendrons qu'une seule voiture. J'ai échappé par miracle à la mort. Cette fois, il ne faut pas qu'on nous suive. Je placerai ma lumière clignotante sur le toit de ma voiture, j'actionnerai ma sirène et, s'il le faut, je préviendrai les autorités pour

qu’on nous ouvre la route et qu’on mette la main sur ceux qui pourraient nous poursuivre.

Lorsque le Manchot sortit de son bureau, Lacaille s’écria :

– Nous avons tout entendu. Beaulac est fameux. Je vais avec vous ?

– Non. Attends que nous soyons partis. Puis, prends ta voiture et rends-toi à Saint-Dominique. Va retrouver Beaulieu. Il est fort possible qu’il ait besoin d’aide.

*

Le Manchot n’avait pas installé sa lumière clignotante sur le toit. À plusieurs reprises, il avait regardé dans son rétroviseur et n’avait remarqué aucune voiture suspecte.

Même si, près de Candy, la mitraillette du Manchot reposait sur la banquette, même si tous les deux étaient armés de revolvers, la blonde était inquiète.

– Il y a plusieurs criminels qui sont dans la course. D’abord les complices de Roussard qui ont commis deux meurtres et qui ont battu Michel ; il y a aussi le fameux « monsieur Lionel » qui aimerait bien mettre la main sur le trésor. Donc, s’ils sont plusieurs à nous suivre, dans plus d’une voiture, ils peuvent se relayer pour éviter d’attirer notre attention. À votre place, j’essaierais de les semer. Si vous actionnez la sirène, nous nous rendrons bien compte si nous sommes suivis.

– Tu oublies la police !

– Mais vous avez dit...

– Notre présence sera immédiatement signalée. On connaît ma voiture, on m’identifiera rapidement. Quand mon ami l’inspecteur Bernier apprendra la nouvelle, ses hommes nous rejoindront et, si la police découvre les bijoux en même temps que nous, nous pourrons dire adieu à la récompense. Mademoiselle Deroy de la compagnie d’assurances m’a bien prévenu.

Bientôt, la voiture sortit de l'autoroute des Cantons de l'Est. On traversa le village de Waterloo et on fit route vers Knowlton.

– Aucune erreur possible, murmura le Manchot. Tu avais raison, Candy.

– Comment ça ?

– Il n'y a pas une, mais deux voitures qui nous suivent. J'ai changé de route à deux reprises.

Candy s'empara aussitôt de la mitraillette.

– Ralentissez. Quand la première voiture approchera, je tirerai dans les pneus.

– Non. Même si tu ne rates pas ton coup, la seconde voiture nous attaquera. J'ai une meilleure idée. Il se peut, à cause du dossier élevé du siège avant, qu'on ne se soit pas rendu compte que nous sommes deux. Quand j'arriverai au camp de Roussard, tu resteras dans la voiture.

– Avec la mitraillette ?

– Oui, Moi, j'ai mon Colt 45. Si on s'approche de l'automobile, n'hésite pas à tirer.

La voiture arrivait à Knowlton. Le Manchot ordonna à Candy de s'accroupir.

– Je vais arrêter pour m'informer, nous ignorons exactement où se trouve le camp de Roussard.

Le Manchot stoppa devant un magasin général. C'était sûrement le meilleur endroit pour obtenir les renseignements. Il descendit de voiture et entra dans le magasin où se trouvaient un commis et quelques clients.

– Y a-t-il quelqu'un qui pourrait me dire où se trouve le camp de monsieur Roussard ?

– Roussard ? fit le commis, je connais personne de ce nom-là. Vous autres ?

Personne ne pouvait donner de renseignement.

– Une seconde, il est possible que le camp soit au nom de mademoiselle Irène Fargue, ou encore Irène Dubois.

Un client s’avança :

– Irène Fargue, c’est pas la fille qui a été tuée dans son bain ?

– Exactement.

– Je l’ai reconnue tout de suite. Mais ça fait au moins un an qu’elle a vendu son camp. Elle habitait plus la région.

– Vous pouvez me dire où se trouve le camp ?

– Très facile. Vous suivez le bord du lac, c’est la sixième... Non, la septième maison. Le camp est assez retiré du chemin, le toit est vert, vous pouvez pas le manquer. Le terrain est assez grand...

Déjà, le Manchot sortait en courant du magasin.

– Je me demande bien ce qui se passe ; c’est pas normal, tout ce branle-bas, murmura le commis.

– Quoi donc ? demanda un client.

– Oh ! rien, je me comprends.

Déjà, le Manchot remettait sa voiture en marche.

– Vous avez le renseignement ? demanda Candy.

– Ne bouge pas. Reste accroupie et prends la mitraillette. La dernière manche va se jouer dans quelques minutes.

La voiture s’était engagée sur la route qui longeait le lac. Le Manchot comptait les maisons.

– Nous approchons !

Soudain, le détective poussa un juron.

– Qu’est-ce qui se passe ? C’était la première fois que Candy entendait jurer le Manchot.

– La police ! Il y a trois voitures de police stationnées devant la maison. Nous arrivons trop tard !

X

Le chef

Le Manchot se rendit compte que les deux automobiles qui le suivaient venaient de s'arrêter brusquement. Eux aussi devaient avoir vu les voitures de la police.

– La mitraillette, vite, Candy !

Le Manchot freina et, revolver au poing, il descendit de voiture. Il tira en direction des deux automobiles.

Quelques secondes plus tard, Candy laissait partir une rafale de mitraillette. Les hommes descendus de voiture filaient à toutes jambes en direction d'un petit bois. Candy entendit un sifflement et une balle vint s'écraser sur la voiture.

– Vite, mets-toi à l'abri.

Dumont hurla aux policiers qui accouraient, revolver au poing.

– Je suis le Manchot. Nous sommes suivis par des tueurs. Ils veulent fuir. Attention, ils nous tirent dessus !

Immédiatement, il aperçut des policiers qui se dirigeaient vers le bois. D'autres coups de feu éclatèrent.

Candy aperçut une ombre et, de nouveau, la mitraillette crépita. Elle entendit un cri.

– J'en ai touché un.

– Ne tire plus, cria le Manchot ; tu peux blesser les policiers.

En rampant, Dumont se dirigea vers les voitures de leurs poursuivants. « S'ils reviennent, je les attends et s'ils cherchent à prendre la fuite à pied, ils sont cuits. »

Bientôt, les policiers revinrent du bois. Ils avaient capturé deux hommes. Un troisième avait été sérieusement blessé par Candy.

Un homme, l'air triomphant, s'avança en direction du Manchot. Le détective n'eut aucune peine à reconnaître l'inspecteur Bernier.

– Pauvre Manchot, tu arrives trop tard, ricana Bernier. Nos experts n'ont mis que quelques minutes pour déchiffrer le message. Je te croyais plus fort que ça, Dumont. Tu me déçois.

Le Manchot ne répondit pas. Il voyait les 125 000 dollars de récompense s'envoler comme par magie.

– Nous avons mis la main sur les bijoux volés. Une belle petite collection, fit Bernier.

– Ils étaient enfouis au pied de l'orme ?

– Non. Nous avons tout d'abord examiné le terrain. Il n'y a qu'un seul orme, c'est ce gros arbre que vous voyez, là-bas. Dans son message, Roussard disait « CAMP et ORME ». S'il avait enterré les bijoux, il aurait pris soin d'ajouter les mots « AU PIED » ou encore, « SOUS ». Il n'en a rien fait. Avant de creuser, nous avons examiné l'arbre.

Bernier avait un air arrogant. Il était fier comme un paon.

– Le camp a été vendu il y a un an et le nouveau propriétaire ne s'est rendu compte de rien. Roussard était habile. Il a placé les bijoux dans de petits sacs et chacun des sacs était attaché sur une branche, puis retenu par un solide ruban gommé. Il y a vingt et un sacs en tout. Mes hommes continuent de fouiller.

Puis, narquoisement, il félicita le Manchot.

– Tu nous as sauvé passablement de travail, Robert, en nous livrant les complices de Roussard. Mais je t'avoue que je suis profondément peiné.

– Pourquoi ?

– Mais à cause de la récompense que tu ne pourras toucher. Je l'ai toujours dit : tu ne pourras jamais rivaliser avec la police officielle. Si tu m'avais écouté, si tu m'avais dit tout ce que tu savais dès le début, Léveillé serait encore de ce monde.

L'inspecteur triomphait sur toute la ligne. Candy sentait bien que le Manchot était battu. Mais soudain, ce dernier réagit.

– Si vous êtes si intelligent que ça, inspecteur, la police officielle doit savoir qui a été la tête dirigeante de tout ce complot ?

– Bah ! ce sera une question de minutes avant que nous l'apprenions ; le temps d'interroger ces deux hommes...

– Qui ne pourront rien vous dire, car seul Roussard connaissait cette personne qui a préparé ce fameux vol. Ils ne parleront pas.

– Et vous, je suppose que vous connaissez cette personne ?

– Oui, je la connais et au moment où je vous parle, deux de mes adjoints l'ont probablement arrêtée. Qu'est-ce que vous dites de ça, inspecteur ?

Bernier haussa les épaules.

– Vous ne changerez jamais, Manchot. Vous aimez bluffer.

– C'est ce que nous verrons, inspecteur. Viens, Candy. Et je vous préviens, il est inutile de nous suivre. Nous nous reverrons au poste lorsque je vous amènerai notre prisonnier.

Il monta dans sa voiture, suivi de Candy. Le Manchot enrageait. On ne voit pas cent vingt-cinq mille dollars glisser entre ses doigts sans réagir. Ce n'est qu'au bout de quelques instants que Candy osa desserrer les lèvres.

– C'est vrai, ce que vous avez dit ?

– Quoi donc ?

– Au sujet de la tête dirigeante du complot ?

– Évidemment que c'est vrai. Toi aussi, tu croyais que je bluffais ?

– Non, non, mais... si vous connaissez cette personne, pourquoi ne pas l'avoir fait arrêter plus tôt ?

– Je n'avais aucune preuve. Il me fallait donc lui tendre un piège. Et puis, je pouvais me tromper, mais quelque chose me dit que j'ai vu juste.

Candy demanda :

– Où allons-nous ?

– À Saint-Dominique. Essaie de rejoindre Lacaille ou Beaulieu ; ils sont peut-être dans leur voiture.

Mais aucun des deux ex-policiers ne répondit.

Candy risqua :

– Vous ne voulez pas me dire...

Le Manchot resta quelques instants sans parler ; puis, se tournant vers sa blonde collaboratrice, il déclara :

– Tu aurais dû t'en douter. C'est toi qui m'as ouvert les yeux.

– Moi ?

– Mais oui. N'es-tu pas allée enquêter à la maison où demeurait Irène Fargue ?

– Oui, mais je vous l'ai dit, j'y ai perdu mon temps. J'ai passé une dizaine de minutes avec un concierge ivre qui songeait rien qu'à me peloter et un de ces intellectuels à la gomme qui se prend pour le nombril de l'univers.

Le Manchot demanda :

– Tu te souviens de ce qu'il t'a dit ?

– Écoutez, Robert, s'il fallait que je me rappelle toutes les conneries que ce malade m'a débitées... Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il méprise presque tout le peuple. Pour lui et quelques-uns de ses semblables, il n'existe qu'une classe, une classe qui se croit supérieure aux autres, une classe qui sait tout, qui comprend tout, contrairement à tout le reste qui sont des imbéciles.

– Justement, tu as oublié le principal. Dans ton rapport, tu as écrit qu'avant que tu ne partes, ton écrivain t'a dit qu'il n'avait vu Irène Fargue qu'une seule fois, le jour du meurtre.

Candy s'écria :

– Oh ! oui, je me souviens maintenant. Elle semblait, malade, selon ce type, ou en tout cas elle était très bouleversée.

– C'est ça. Elle venait de recevoir la visite d'une autre femme, une blonde que ton type n'a pu décrire. Si cette fille avait été excessivement jolie, il l'aurait sûrement remarquée.

– Probablement.

– Donc, tirons nos conclusions. La tête dirigeante du groupe surveille toujours Roussard de près, car cette personne ignore où il a caché les bijoux. Roussard meurt à l'hôpital. Immédiatement, cette femme se précipite chez Irène Fargue.

Candy demanda :

– Pourquoi ?

– Pour lui apprendre la mauvaise nouvelle et pour chercher à savoir où sont les bijoux.

– Mais, même si Irène l'avait su, elle n'aurait jamais parlé.

Mais le Manchot avait son idée.

– Suppose, un instant, que cette personne ait offert cent vingt-cinq mille dollars à Irène ?

– Quoi ?

– Sylvette Deroy, gérant général de la compagnie d'assurances Protecto qui était, au moment du vol, gérante de district, qui pouvait photocopier les plans sans attirer l'attention...

– C'est elle qui...

– Elle se présente chez Irène, lui apprend la mauvaise nouvelle et lui offre la récompense de cent vingt-cinq mille dollars si elle lui dit où sont les bijoux. Irène ne parle pas. Si Léveillé avait pu l'interroger, on aurait démasqué immédiatement Sylvette Deroy. Mais voilà, les complices de Roussard sont arrivés entre-temps. Ils ont tout fait pour faire parler Irène et l'ont laissée morte dans son appartement.

Candy s'en voulait de ne pas avoir attaché plus d'importance au témoignage de l'écrivain.

– Vous avez dit, tantôt, que vous étiez pas tout à fait certain que c'était elle.

– C'est vrai, ce n'est pas une certitude. Gaston Centy, l'ex-propriétaire de la bijouterie, pouvait, lui aussi, faire photographier les plans et monter ce coup. Aussi, j'ai tendu un piège aux deux suspects. Je leur ai fait croire qu'Églantine Dubois-Letendre savait où se trouvait le trésor.

Candy s'écria :

– Mais vous risquez de faire tuer cette femme.

– Aucun danger, du moins, pas pour le moment. Rappelle-toi ce qu'a dit madame Letendre. Elle passait la journée à Montréal et rejoignait son mari à cinq heures. Donc, tous les deux sont à Montréal, et il n'y a personne à Saint-Dominique... à l'exception de Beaulieu et Lacaille qui montent la garde et qui arrêteront la première personne qui tentera de s'introduire dans la maison des Letendre.

La voiture du Manchot venait de traverser Granby. Elle prit la route menant vers Saint-Hyacinthe.

– D'après moi, Sylvette Deroy a dû communiquer avec un des complices de Roussard Elle a demandé de l'aide. C'est sûrement elle qui a tenté de me descendre. Ils étaient deux dans cette voiture.

– Deux hommes portant chapeau que vous avez dit.

– Oui, mais si mademoiselle Deroy s'est glissé un chapeau sur la tête, elle qui porte un tailleur sévère... il devient difficile, de loin, de deviner qu'elle est une femme.

Pour la seconde fois, Candy chercha à entrer en communication avec, soit Lacaille, soit Beaulieu. Ce fut ce dernier qui répondit.

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Ici Candy, une seconde, je vous passe le patron.

Le Manchot n'avait pas besoin de tenir le récepteur. Il appuya sur un bouton placé sur le tableau de bord ; il pouvait maintenant converser avec ses adjoints.

– Du nouveau ?

– Lacaille est arrivé. Il surveille la maison de loin. Il est dans une vieille grange, derrière la maison.

– Personne d'autre ?

– Si, une voiture est stationnée au coin de la rue. Une fille blonde en est descendue et...

Le Manchot s'écria :

– J'avais vu juste. Continue !

– Elle a sonné à la porte, a fait le tour de la maison et, comme personne n'a répondu, elle est retournée à sa voiture. Il y a également un homme avec elle. Ils doivent attendre l'arrivée des Letendre.

– Ne bougez pas, j'arrive bientôt. Lorsque tu verras apparaître ma voiture, dirige-toi vers l'automobile de la fille. Tu peux communiquer avec Lacaille ?

– Oui, il a son walkie-talkie.

– Dis-lui de s'avancer, lui aussi, mais qu'il évite de se faire voir. Il nous faut les surprendre.

Beaulieu donna des détails concernant la demeure des Letendre.

– Si vous arrivez par la rue principale et que vous enfilez la seconde avenue à droite, moi, je vous verrai, mais pas la fille.

– Tenez-vous prêts, je serai là dans une quinzaine de minutes.

*

Lorsque l'automobile du Manchot s'engagea lentement dans la seconde avenue, Beaulieu sortit immédiatement de sa voiture et, comme un promeneur, il remonta lentement la rue.

Le Manchot avait ralenti. Comme Beaulieu allait tourner le coin, il appuya sur l'accélérateur.

– Prépare-toi à sauter avec la mitraillette, dit-il à Candy.

L'automobile du Manchot freina brusquement vis-à-vis celle de Sylvette Deroy. En même temps, Beaulieu sortait son revolver et ouvrait la portière de droite.

Candy sauta dans la rue.

– Allons, la belle blonde, sors de là !

Lacaille apparut en courant.

– Pas de problème ?

– Aucun.

Sylvette Deroy regarda le Manchot dans les yeux :

– Vous vous pensez très fort. Eh bien, sachez que moi aussi, j'ignore où sont les bijoux. Vous ne les trouverez jamais.

Le Manchot esquissa un large sourire, mais ne répondit pas. Bientôt, les trois voitures, emmenant leurs prisonniers, reprenaient la route de la Métropole.

*

Le bureau de direction de la compagnie d'assurances Protecto s'était réuni à la demande du Manchot.

– Messieurs, j'admets que je n'ai pas à toucher la récompense. Ce sont les policiers qui ont trouvé les bijoux. Cependant, sans ma collaboration, on n'aurait probablement jamais découvert la cachette. Les hommes ne parlaient pas.

– Mais ce n'est pas le point le plus important. Vous aviez, parmi vos employés, une criminelle. Non seulement vous aviez confiance en elle, mais elle vous a extorqué une somme de quatre millions et cette femme, messieurs, vous l'aviez nommée gérant général de votre compagnie.

Et appuyant sur chaque mot, il ajouta :

– C'est moi et moi seul qui l'ai démasquée. Les policiers ne se doutaient de rien. Si l'inspecteur Bernier est honnête, il vous dira que, sans ma collaboration, jamais Sylvette Deroy n'aurait été arrêtée.

Un des hommes demanda :

– Où voulez-vous en venir ?

– Je suis propriétaire d'une agence de détectives privés. J'ai des salaires à payer. Un de mes collaborateurs a été assassiné, un autre battu, ma voiture a subi des dommages par des balles qui ont été tirées dans ma direction et, enfin, je dois faire réparer ma prothèse. Tout ça coûte très cher et le seul client que j'avais dans cette affaire, mademoiselle Fargue, est morte sans laisser un sou.

– Autrement dit, vous désirez que la récompense vous soit versée.

Le Manchot protesta :

– Non, non, pas du tout, messieurs. Mais quand même, vu le service que je vous rends... N'oubliez pas que je vous débarrasse d'une criminelle que vous aviez nommée gérant général de votre compagnie...

– À combien se montent vos frais ?

– Difficile à dire. Il y a les salaires de mes cinq employés, je veux également verser une somme à madame Léveillé, il y a les dommages... Non, messieurs, je ne veux pas fixer de montant. Je laisse ça à votre entière discrétion. Mais rappelez-vous que si j'étais arrivé à Knowlton dix minutes plus tôt, ça vous aurait coûté cent vingt-cinq mille dollars.

Enfin, le président de la compagnie demanda au Manchot de se retirer dans une autre pièce.

– Nous allons discuter de votre cas.

Une quinzaine de minutes plus tard, on faisait revenir le Manchot. Le président lui tendit un chèque.

– En reconnaissance de votre bon travail et du service que vous nous rendez, nous avons pensé vous remettre cette somme.

On lui avait fait un chèque de vingt-cinq mille dollars.

Le Manchot remercia les directeurs de la compagnie, sortit de la bâtisse, monta dans sa voiture et se dirigea rapidement vers sa banque. Il y déposa le montant en entier, puis prépara un chèque au montant de dix mille dollars, à l'ordre de Béatrice Léveillé.

*

Le lendemain matin, l'église était remplie à craquer pour les funérailles de l'ex-policier Jean-Guy Léveillé. Béatrice Léveillé faisait réellement peine à voir.

Le Manchot était au premier rang. Candy, Rita et Michel étaient à ses côtés. Le Manchot avait décidé de fermer son bureau, du moins jusqu'à deux heures.

Ce n'est qu'au cimetière, une fois la cérémonie terminée, qu'il s'approcha de la veuve.

– Madame Léveillé... vous devez m'en vouloir, n'est-ce pas ?

– Non, monsieur Dumont. Jean-Guy ne pouvait rester sans travailler. Vous n'êtes aucunement responsable de ce qui s'est passé.

– Quand même.

Il lui glissa un papier dans la main.

– Prenez ça.

– Qu'est-ce que c'est ? Je ne veux pas la charité, monsieur Dumont.

Mais le Manchot répliqua :

– Il ne s'agit pas de charité. J'ai une assurance qui couvre tous mes employés. Cette somme vous revient.

– Merci, merci, monsieur Dumont.

En quittant le cimetière, le Manchot alla dîner en compagnie de Candy, Rita et Michel.

– Cette affaire m'a ouvert les yeux, leur avoua-t-il. Maintenant, nous avons une agence bien établie, tout est installé, nos bureaux, nos dossiers, nous avons plus de travail que nous ne pouvons en prendre ; il est temps que je songe à mes employés.

– Carabine, dites-moi pas que vous allez nous donner une augmentation de salaire.

– Non. Je crois sincèrement que vous êtes fort bien payés. Mais je vais tous vous assurer. J'aurais dû le faire plus tôt. Si vous vous blessez, si par malheur vous demeurez handicapé pour la vie, l'assurance paiera. Je vais m'en occuper dès cet après-midi.

Et comme il ne prévoyait pas se rendre au bureau, du moins, pas immédiatement, il décida de leur accorder, à tous, un congé.

– Je vous attends donc tous demain matin.

Le Manchot passa à la compagnie Protecto où on promit de lui préparer un plan d'assurances couvrant la vie et les blessures pour tous ses employés.

– Comme vous voyez, messieurs, avec moi. vous n'êtes jamais perdants.

Il n'était que trois heures. Le détective décida donc de passer à son bureau, afin de préparer le travail du lendemain. Plusieurs enquêtes étaient encore en suspens.

Plus il approchait de la rue Saint-Denis, plus la circulation était dense.

– Que se passe-t-il ? Pourtant, nous sommes en plein après-midi. Il doit y avoir eu un accident.

Mais quelques instants plus tard, le Manchot aperçut plusieurs voitures du service des incendies. Une fumée noire s'élevait dans le ciel. Une bâtisse était la proie des flammes.

Et avec stupeur, le Manchot se rendit compte que c'était exactement dans cette bâtisse que se trouvaient les bureaux de son agence.

Robert Dumont verra-t-il près d'un an de travail s'envoler en fumée ? Qu'adviendra-t-il de son agence ? Le feu aurait-il été allumé par une main criminelle ?

Ne manquez pas de lire, le mois prochain, une autre des aventures captivantes de la série LA MANCHOT qui aura pour titre : *L'Abeille amoureuse.*

Cet ouvrage est le 405e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

* Lire les numéros précédents de la série *Le Manchot.*